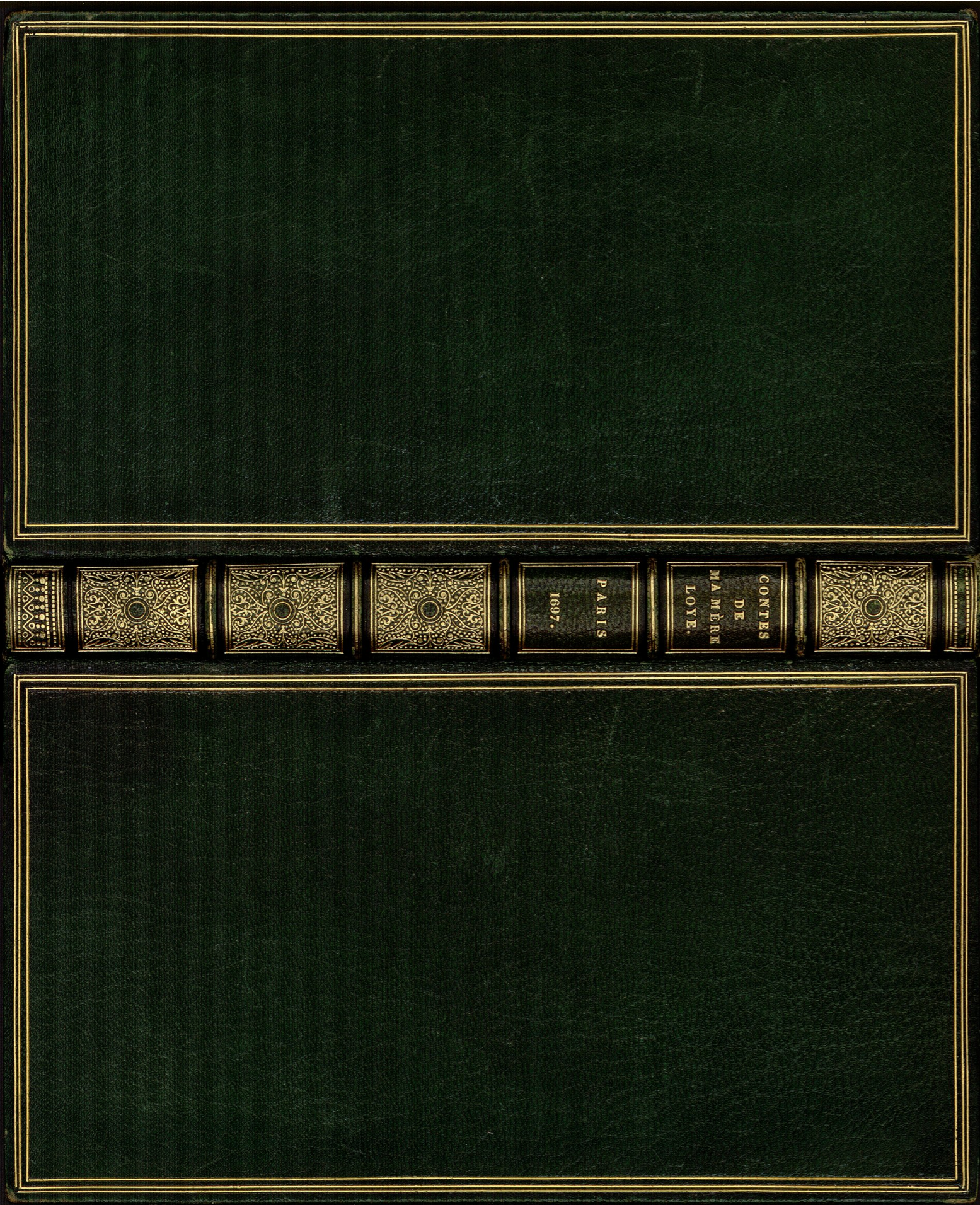
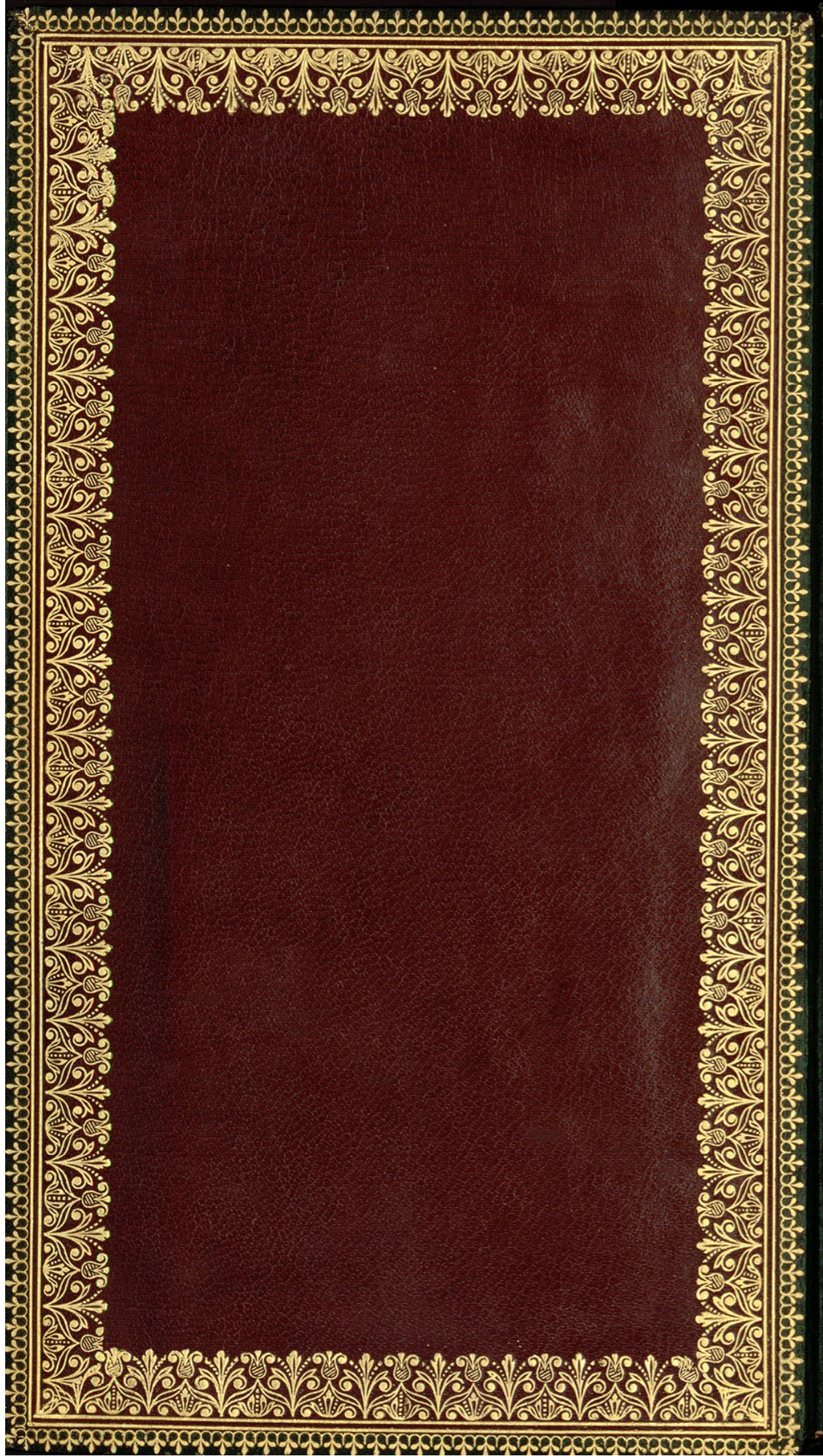


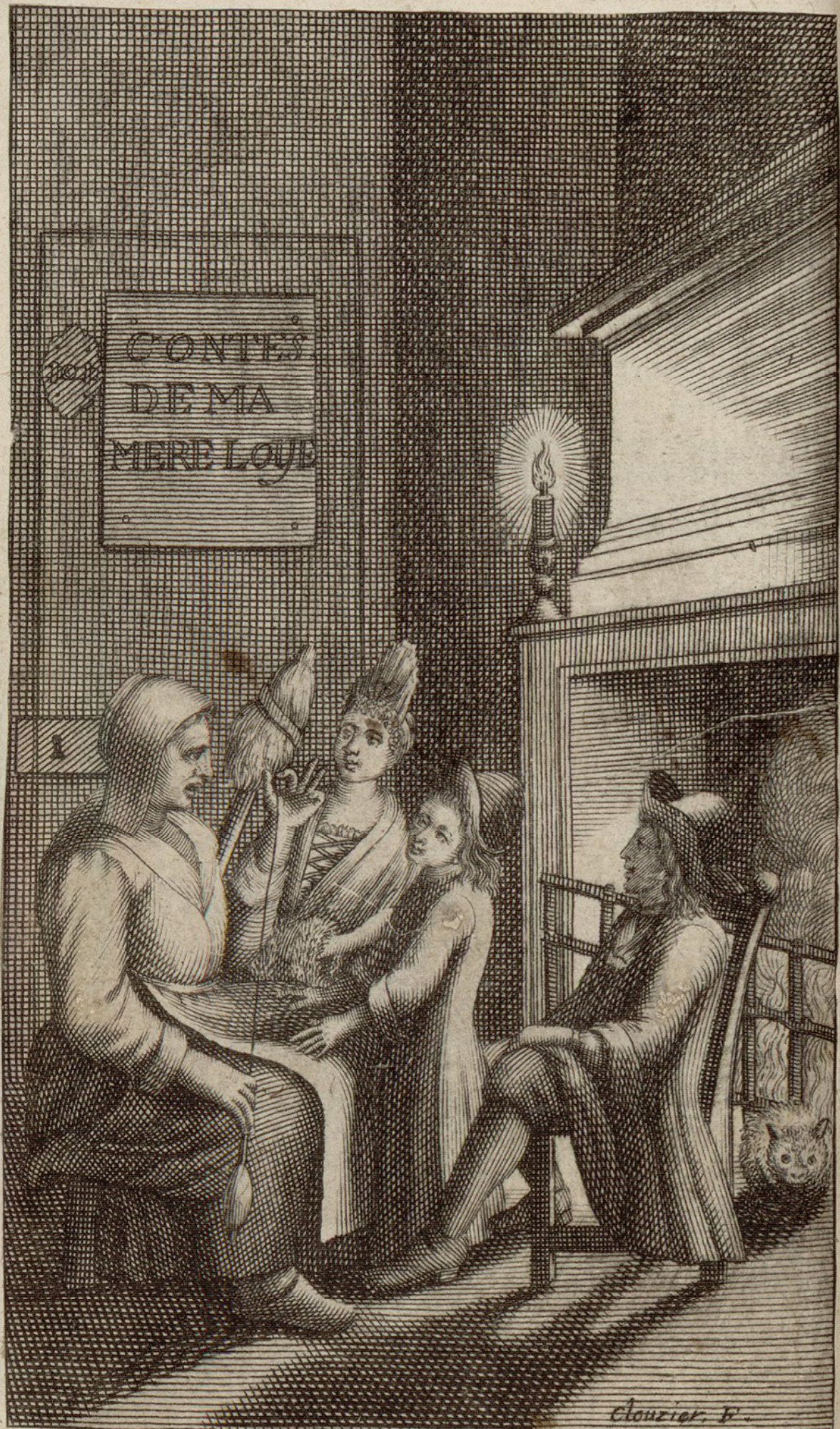


PARIS
1697.

CONTES
DE
MAMÈRE
LOYE.







Clouzier. B.

HISTOIRES

OU

CONTES

DU TEMPS PASSE'.

Avec des Moralitez.



BIBLIOTHÈQUE

de

MR COUSIN

9677

A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, sur le
second Peron de la Sain-
te-Chapelle, au Palais.

Avec Privilege de Sa Majesté.

M. DC. XCVII.

HISTOIRE

OU

COMPTES

DU TEMPS PASSE.



A PARIS,

Chez Citoyen BARNIER, Libraire,
rue de la Harpe, au Palais
National, ci-devant.

M. DC. XCII.



MADemoiselle



ADemoiselle,

*On ne trouuera pas étrange
qu'un Enfant ait pris plai-
à ij*

ÉPI TRE.

sir à composer les Contes de ce Recüeil, mais on s'étonnera qu'il ait eu la hardiesse de vous les presenter. Cependant, MADEMOISELLE, quelque disproportion qu'il y ait entre la simplicité de ces Recits, & les lumieres de vostre esprit, si on examine bien ces Contes, on verra que je ne suis pas aussi blâmable que je le parois d'abord. Ils renferment tous une Morale très - sensée, & qui se découvre plus ou moins, selon le degré de

ÉPITRE.

pénétration de ceux qui les lisent; d'ailleurs comme rien ne marque tant la vaste estenduë d'un esprit, que de pouvoir s'élever en même-temps aux plus grandes choses, & s'abaisser aux plus petites; on ne sera point surpris que la même Princesse, à qui la Nature & l'éducation ont rendu familier ce qu'il y a de plus élevé, ne dédaigne pas de prendre plaisir à de semblables bagatelles. Il est vray que ces Contes donnent une image de ce qui se passe dans les

ÉPÎTRE.

moindres Familles , où la loüable impatience d'instruire les enfans , fait imaginer des Histoires dépourvues de raison , pour s'accommoder à ces mêmes enfans qui n'en ont pas encore ; mais à qui convient-il mieux de connoître comment vivent les Peuples , qu'aux Personnes que le Ciel destine à les conduire ? Le desir de cette connoissance à poussé des Heros , & même des Heros de vostre Race , jusque dans des huttes & des cabanes , pour y voir de

ÉPI TRE.

*prés & par eux-mêmes ce
qui s'y passoit de plus par-
ticulier : Cette connoissance
leur ayant paru nécessaire
pour leur parfaite instru-
ction. Quoi qu'il en soit ,*
MADEMOISELLE,

Pouvois-je mieux choisir pour
rendre vrai-semblable ,

Ce que la Fable à d'in-
croyable ?

Et jamais Fée au tems jadis
Fit-elle à jeune Créature,
Plus de dons , & de dons
exquis,
Que vous en a fait la Na-
ture.

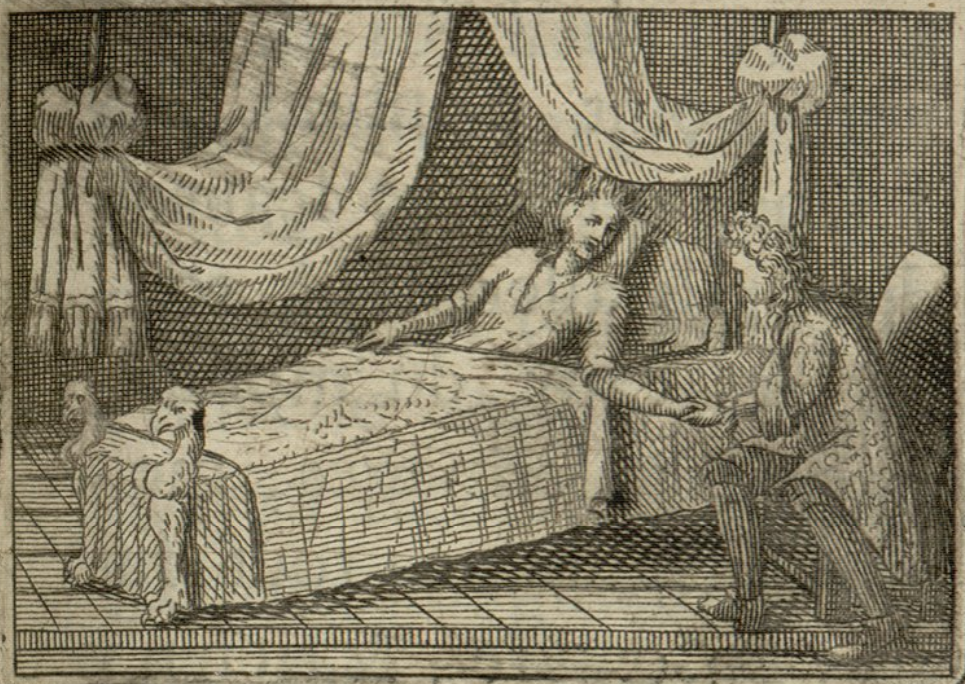
EPITRE.

*Je suis avec un très-pro-
fond respect,*

MADemoiselle,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble & très-
obeissant serviteur,
P. DARMANCOUR.



LA BELLE

AU BOIS

DORMANT

CONTE.



L estoit une fois
un Roi & une
Reine , qui es-
toient si faschez de n'a-

A

voir point d'enfans , si
faschez qu'on ne sçauroit
dire. Ils allerent à tou-
tes les eaux du monde ,
vœux , pelerinages , me-
nuës devotions ; tout fut
mis en œuvre , & rien n'y
faisoit : Enfin pourtant la
Reine devint grosse , &
accoucha d'une fille : on
fit un beau Baptême ;
on donna pour Maraines
à la petite Princeesse tou-
tes les Fées qu'on pust
trouver dans le Pays , (il
s'en trouva sept ,) afin
que chacune d'elles luy

au bois dormant. 3

faisant un don , comme
c'estoit la coustume des
Fées en ce temps là , la
Princesse eust par ce
moyen toutes les per-
fections imaginables. A-
près les ceremonies du
Baptême toute la com-
pagnie revint au Palais
du Roi , où il y avoit un
grand festin pour les
Fées. On mit devant
chacune d'elles un cou-
vert magnifique , avec
un estui d'or massif , où il
y avoit une cuillier , une
fourchette , & un couteau

A ij

de fin or , garni de diamans & de rubis. Mais comme chacun prenoit sa place à table , on vit entrer une vieille Fée qu'on n'avoit point priée parce qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'elle n'estoit sortie d'une Tour, & qu'on la croyoit morte, ou enchantée. Le Roi lui fit donner un couvert , mais il n'y eut pas moyen de lui donner un estuy d'or massif, comme aux autres , parce que l'on n'en avoit

au bois dormant. 5

fait faire que sept pour
les sept Fées. La vieille
crût qu'on la méprisoit,
& grommela quelques
menaces entre ses dents:
Une des jeunes Fées qui
se trouva auprès d'elle,
l'entendit, & jugeant
qu'elle pourroit donner
quelque fâcheux don à la
petite Princesse, alla dès
qu'on fut sorti de table,
se cacher derriere la ta-
pissérie, afin de parler la
derniere, & de pouvoir
réparer autant qu'il luy
seroit possible le mal que

A iij

la vieille auroit fait. Cependant les Fées commencerent à faire leurs dons à la Princesse. La plus jeune luy donna pour don qu'elle feroit la plus belle personne du monde, celle d'après qu'elle auroit de l'esprit comme un Ange, la troisiéme qu'elle auroit une grace admirable à tout ce qu'elle feroit, la quatriéme qu'elle danseroit parfaitement bien, la cinquiéme qu'elle chanteroit comme un Rossignol, &

au bois dormant. 7

la fixième qu'elle joueroit de toutes sortes d'instrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieille Fée estant venu , elle dit en branlant la teste , encore plus de dépit que de vieillesse , que la Princesse se perceroit la main d'un fuseau , & qu'elle en mourroit. Ce terrible don fit fremir toute la compagnie , & il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune Fée sortit de derriere la tapisserie ,

A iiij

& dit tout haut ces paroles : Rassurez - vous Roi & Reine , vostre fille n'en mourra pas : il est vrai que je n'ay pas assez de puissance pour défaire entierement ce que mon ancienne a fait. La Princesse se percera la main d'un fuseau; mais au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans , au bout desquels le fils d'un Roi viendra la réveiller. Le Roi pour tâcher d'éviter

le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussi tost un Edit, par lequel il deffendoit à toutes personnes de filer au fuleau, ny d'avoir des fuseaux chez soy sur peine de la vie. Au bout de quinze ou seize ans, le Roi & la Reine estant allez à une de leurs Maisons de plaisance, il arriva que la jeune Princesse courant un jour dans le Château, & montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un

donjon dans un petit gal-
letas, où une bonne Vieil-
le estoit seule à filer sa
quenoüille. Cette bonne
femme n'avoit point ouï
parler des defenses que
le Roi avoit faites de fi-
ler au fuseau. Que faites-
vous là, ma bonne fem-
me, dit la Princesse; je
file, ma belle enfant,
luy répondit la vieille qui
ne la connoissoit pas. Ha!
que cela est joli, reprit
la Princesse, comment
faites vous? donnez-moy
que je voye si j'en ferois

au bois dormant. II

bien autant. Elle n'eust pas plustost pris le fuseau, que comme elle estoit fort vive, un peu estourdie, & que d'ailleurs l'Arrest des Fées l'ordonnoit ainsi, elle s'en perça la main, & tomba évanouie. La bonne vieille bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous costez, on jette de l'eau au visage de la Princesse, on la délasse, on luy frappe dans les mains, on luy frotte les temples avec de l'eau de la Reine

de Hongrie ; mais rien ne la faisoit revenir. Alors le Roy , qui estoit monté au bruit , se souvint de la prédiction des Fées , & jugeant bien qu'il falloit que cela arrivast , puisque les Fées l'avoient dit , fit mettre la Princesse dans le plus bel appartement du Palais , sur un lit en broderie d'or & d'argent ; on eut dit d'un Ange , tant elle estoit belle ; car son évanouissement n'avoit pas osté les couleurs vi-

au bois dormant. 13

ves de son teint : ses jouës estoient incarnates , & ses lèvres comme du corail : elle avoit seulement les yeux fermez, mais on l'entendoit respirer doucement , ce qui faisoit voir qu'elle n'estoit pas morte. Le Roi ordonna qu'on la laissast dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fust venuë. La bonne Fée qui luy avoit sauvé la vie , en la condamnant à dormir cent ans , estoit dans le Royaume

de Mataquin , à douze mille lieuës de là lorsque l'accident arriva à la Princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit Nain , qui avoit des bottes de sept lieuës , (c'estoit des bottes avec lesquelles on faisoit sept lieuës d'une seule enjambée.) La Fée partit aussi tost , & on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu , traîné par des dragons. Le Roi luy alla presenter la main à

au bois dormant. 15

la descente du chariot.
Elle approuva tout ce
qu'il avoit fait ; mais
comme elle estoit gran-
dement prévoyante , elle
pensa que quand la Prin-
cesse viendrait à se ré-
veiller , elle seroit bien
embarassée toute seu-
le dans ce vieux Châ-
teau : voicy ce qu'elle
fit. Elle toucha de sa
baguette tout ce qui es-
toit dans ce Chasteau ,
(hors le Roi & la Reine)
Gouvernantes , Filles -
d'Honneur , Femmes -

de - Chambre , Gentils -
Hommes , Officiers ,
Maistrés-d'Hostel , Cui-
siniers, Marmitons, Ga-
lopins , Gardes , Suisses ,
Pages , Valets de pied ;
elle toucha aussi tous les
chevaux qui estoient
dans les Ecuries, avec les
Palfreniers , les gros mâ-
tins de basse cour , & la
petite Pouffe , petite
chienne de la Princesse ,
qui estoit auprès d'elle
sur son lit. Dés qu'elle
les eust touchez , ils s'en-
dormirent tous , pour ne
se

se réveiller qu'en même temps que leur Maistresse, afin d'estre tout prests à la servir quand elle en auroit besoin : les broches mêmes qui estoient au feu toutes pleines de perdrix & de faizans s'endormirent , & le feu aussi. Tout cela se fit en un moment ; les Fées n'estoient pas longues à leur besogne. Alors le Roi & la Reine après avoir baisé leur chere enfant sans qu'elle s'éveillast , sortirent du Chasteau, & firent publier des deffenses à qui

que ce soit d'en approcher. Ces d'effenses n'estoient pas nécessaires, car il crut dans un quart-d'heure tout au tour du parc une si grande quantité de grands arbres & de petits, de ronces & d'épines entrelassées les unes dans les autres, que beste ny homme n'y auroit pû passer : en sorte qu'on ne voyoit plus que le haut des Tours du Chasteau, encore n'estoit ce que de bien loin. On ne douta point que la Fée n'eust encore

fait là un tour de son metier, afin que la Princesse pendant qu'elle dormiroit, n'eust rien à craindre des Curieux.

Au bout de cent ans, le Fils du Roi qui regnoit alors, & qui estoit d'une autre famille que la Princesse endormie, estant allé à la chasse de ce costé-là, demanda ce que c'estoit que des Tours qu'il voyoit au dessus d'un grand bois fort épais, chacun luy répondoit selon qu'il en avoit ouï

parler. Les uns disoient que c'estoit un vieux Château où il revenoit des Esprits ; les autres que tous les Sorciers de la contrée y faisoient leur sabbat. La plus commune opinion estoit qu'un Ogre y demouroit , & que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper , pour les pouvoir manger à son aise, & sans qu'on le pust suivre , ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois. Le Prince ne sçavoit qu'en croire .

lors qu'un vieux Payfan prit la parole , & luy dit : Mon Prince , il y a plus de cinquante ans que j'ay ouï dire à mon pere , qu'il y avoit dans ce Chasteau une Princesse , la plus belle du monde ; qu'elle y devoit dormir cent ans , & qu'elle seroit reveillée par le fils d'un Roy , à qui elle estoit reservée. Le jeune Prince à ce discours se sentit tout de feu ; il crut sans balancer qu'il mettroit fin à une si belle aventure ; & poussé par l'a

mour & par la gloire, il résolut de voir sur le champ ce qui en estoit. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces & ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer : il marche vers le Chasteau qu'il voyoit au bout d'une grande avenue où il entra, & ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avoient pû suivre, parce que les arbres s'estoient rapprochez dès qu'il avoit esté passé. Il

ne laissa pas de continuer son chemin : un Prince jeune & amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avancour où tout ce qu'il vit d'abord estoit capable de le glacer de crainte : c'estoit un silence affreux, l'image de la mort ; s'y presentoit par tout , & ce n'estoit que des corps étendus d'hommes & d'animaux , qui paroissoient morts. Il reconnut pourtant bien au nez bourgeonne , & à la face vermeille des Suisses,

qu'ils n'estoient qu'endormis , & leur tasses où il y avoit encore quelques gouttes de vin , mon-
troient assez qu'ils 's'es-
toient endormis en beu-
vant. Il passe une grande
cour pavée de marbre , il
monte l'escalier , il entre
dans la salle des Gardes qui
estoit rangez en haye ,
la carabine sur l'épaule , &
ronflans de leur mieux. Il
traverse plusieurs cham-
bres pleines de Gentils-
hommes & de Dames ,
dormans tous , les uns de
bout,

au bois dormant. 25

bout , les autres assis ; il entre dans une chambre toute dorée , & il vit sur un lit , dont les rideaux estoient ouverts de tous costez , le plus beau spectacle qu'il eut jamais veu : Une Princesse qui paroissoit avoir quinze ou seize ans , & dont l'éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux & de divin. Il s'approcha en tremblant & en admirant , & se mit à genoux auprès d'elle. Alors comme la fin de l'enchantement estoit venue .

C

la Princesse s'éveilla ; & le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première veuë ne sembloit le permettre ; est-ce vous , mon Prince , luy dit-elle , vous vous estes bien fait attendre. Le Prince charmé de ces paroles , & plus encore de la maniere dont elles estoient dites , ne sçavoit comment luy temoigner sa joye & sa reconnaissance ; il l'assura qu'il l'aimoit plus que luy-mesme. Ses discours furent mal rangez, ils en plurent

davantage, peu d'éloquence, beaucoup d'amour : Il estoit plus embarrassé qu'elle, & l'on ne doit pas s'en estonner ; elle avoit eu le temps de songer à ce qu'elle auroit à luy dire ; car il y a apparence, (l'Histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne Fée pendant un si long sommeil, luy avoit procuré le plaisir des songes agreables. Enfin il y avoit quatre heures qu'ils se parloient, & ils ne s'étoient pas encore dit la moitié

des choses qu'ils avoient à se dire.

Cependant tout le Palais s'estoit réveillé avec la Princesse; chacun songeoit à faire sa charge, & comme ils n'estoient pas tous amoureux, ils mouroient de faim; la Dame d'honneur pressée comme les autres, s'impatienta, & dit tout haut à la Princesse que la viande estoit service. Le Prince aida à la Princesse à se lever; elle estoit tout habillée & fort magnifiquement; mais

il se garda bien de luy dire qu'elle estoit habillée comme ma mere grand, & qu'elle avoit un collet monté, elle n'en estoit pas moins belle. Ils passerent dans un Salon de miroirs, & y souperent, servis par les Officiers de la Princesse; les Violons & les Hautbois jouèrent de vieilles pieces, mais excellentes, quoy qu'il y eut près de cent ans qu'on ne les jouast plus; & après soupé sans perdre de temps, le grand Aumonier les ma-

ria dans la Chapelle du
Chateau , & la Dame-
d'honneur leur tira le ri-
deau : ils dormirent peu ,
la Princeſſe n'en avoit pas
grand beſoin , & le Prince
la quitta dès le matin pour
retourner à la Ville, où ſon
Pere devoit eſtre en peine
de luy : le Prince luy dit ,
qu'en chaffant il s'eſtoit
perdu dans la foreſt , &
qu'il avoit couché dans la
hutte d'un Charbonnier ,
qui luy avoit fait manger
du pain noir & du froma-
ge. Le Roi ſon pere qui

estoit bon - homme , le
crut , mais sa Mere n'en
fut pas bien persuadée , &
voyant qu'il alloit presque
tous les jours à la chasse ,
& qu'il avoit toũjours une
raison en main pour s'ex-
cuser , quand il avoit cou-
ché deux ou trois nuits de-
hors , elle ne douta plus
qu'il n'eut quelque amou-
rette : car il vécut avec
la Princesse plus de deux
ans entiers , & en eut deux
enfans , dont le premier
qui fut une fille , fut nom-
mée l'Aurore , & le second

un fils , qu'on nomma le
Jour , parce qu'il paroissoit
encore plus beau que sa
sœur. La Reine dit plu-
sieurs fois à son fils , pour
le faire expliquer, qu'il fal-
loit se contenter dans la
vie , mais il n'osa jamais se
fier à elle de son secret ; il
la craignoit quoy qu'il l'ai-
mast , car elle estoit de
race Ogresse , & le Roi ne
l'avoit épousée qu'à cause
de ses grands biens ; on
disoit même tout bas à la
Cour qu'elle avoit les in-
clinations des Ogres , &

qu'en voyant passer de petits enfans , elle avoit toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux ; ainsi le Prince ne voulut jamais rien dire. Mais quand le Roy fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans , & qu'il se vit le maistre , il declara publiquement son Mariage , & alla en grande ceremonie querir la Reine sa femme dans son Chasteau. On luy fit une entrée magnifique dans la Ville Capitale , où elle entra au mi-

lieu de ces deux enfans. Quelque temps après le Roi alla faire la guerre à l'Empereur Cantalabutte son voisin. Il laissa la Regence du Royaume à la Reine sa mere, & luy recommanda fort sa femme & ses enfans : il devoit estre à la guerre tout l'Esté, & dès qu'il fut parti, la Reine - Mere envoya sa Bru & ses enfans à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quel-

ques jours après, & dit un soir à son Maître d'Hôtel, je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. Ah ! Madame, dit le Maître d'Hôtel ; je le veux, dit la Reine (& elle le dit d'un ton d'Ogresse, qui a envie de manger de la chair fraîche) & je la veux manger à la Saussere. Ce pauvre homme voyant bien qu'il ne falloit pas se jouer à une Ogresse, prit son grand cousteau, & monta à la chambre de la petite Aurore : elle avoit

pour lors quatre ans , & vint en sautant & en riant se jetter à son col , & luy demander du bon du bon. Il se mit à pleurer , le couteau luy tomba des mains , & il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau , & luy fit une si bonne fausse , que sa Maîtresse l'assura qu'elle n'avoit jamais rien mangé de si bon. Il avoit emporté en même temps la petite Aurore , & l'avoit donnée à sa femme pour la cacher , dans le logement qu'elle

avoit au fond de la basse-cour. Huit jours après la méchante Reine dit à son Maistre-d'Hôtel, je veux manger à mon souper le petit Jour : il ne repliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois ; il alla chercher le petit Jour, & le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisoit des armes avec un gros Singe, il n'avoit pourtant que trois ans : il le porta à sa femme qui le cacha avec la petite Aurore, & donna à la place du petit Jour, un

petit chevreau fort tendre,
que l'Ogresse trouva admirablement bon.

Cela estoit fort bien allé jusques là , mais un soir cette méchante Reine dit au Maistre - d'Hôtel , je veux manger la Reine à la mesme fausse que les enfans. Ce fut alors que le pauvre Maistre - d'Hôtel desespera de la pouvoir encore tromper. La jeune Reine avoit vingt ans passez , sans compter les cent ans qu'elle avoit dormi : sa peau estoit un peu dure ,

quoyque belle & blanche;
& le moyen de trouver
dans la Ménagerie une
beste auffi dure que cela:
il prit la résolution pour
sauver sa vie, de couper la
gorge à la Reine, & mon-
ta dans sa chambre, dans
l'intention de n'en pas fai-
re à deux fois; il s'excitoit
à la fureur, & il entra le
poignard à la main dans la
chambre de la jeune Rei-
ne: Il ne voulut pourtant
point la surprendre, & il
lui dit avec beaucoup de
respect, l'ordre qu'il avoit

receu de la Reine-Mere.
Faites vostre devoir , luy
dit-elle , en luy tendant le
col; executez l'ordre qu'on
vous a donné ; j'irai revoir
mes enfans , mes pauvres
enfans que j'ay tant aimez,
car elle les croyoit morts
depuis qu'on les avoit enle-
vez sans luy rien dire. Non,
non, Madame, lui répondit
le pauvre Maistre - d'Hô-
tel tout attendri , vous ne
mourrez point, & vous ne
laisserez pas d'aller revoir
vos chers enfans , mais ce
sera chez moy où je les ay
cachez,

au bois dormant. 41

cachez, & je tromperay
encore la Reine, en luy
faisant manger une jeune
biche en vostre place. Il la
mena aussi tost à sa cham-
bre, où la laissant embras-
ser ses enfans & pleurer a-
vec eux : il alla accommo-
der une biche, que la Rei-
ne mangea à son soupé,
avec le même appetit que
si c'eut esté la jeune Rei-
ne. Elle estoit bien conten-
te de sa cruauté, & elle se
préparoit à dire au Roy à
son retour, que les loups
enragez avoient mangé

D

la Reine sa femme & ses
deux enfans.

Un soir qu'elle rodoit à
son ordinaire dans les cours
& basse-cours du Chasteau
pour y halener quelque
viande fraische, elle en-
tendit dans une sale basse
le petit Jour qui pleuroit,
parce que la Reine sa me-
re le vouloit faire foüetier,
à cause qu'il avoit esté mé-
chant, & elle entendit
aussi la petite Aurore qui
demandoit pardon pour
son frere. L'Ogresse re-
connut la voix de la Reine

au bois dormant. 43

& de ses enfans, & furieuse
d'avoir esté trompée, elle
commande dés le lende-
main au matin, avec une
voix épouventable, qui
faisoit trembler tout le
monde, qu'on apportast
au milieu de la cour une
grande cuve, qu'elle fit
remplir de crapaux, de vi-
peres, de couleuvres & de
serpens, pour y faire jeter
la Reine, & ses enfans, le
Maistre-d'Hôtel, sa fem-
me & sa servante : elle a-
voit donné ordre de les
amener les mains liées

D ij

derriere le dos. Ils estoient là , & les bourreaux se pre-
paroient à les jetter dans la
cuve , lorsque le Roi qu'on
n'attendoit pas si tost , en-
tra dans la cour à cheval ;
il estoit venu en poste , &
demanda tout estonné ce
que vouloit dire cet horri-
ble spectacle ; personne n'o-
soit l'en instruire , quand
l'Ogresse enragée de voir
ce qu'elle voyoit , se jetta
elle - mesme la teste la
premiere dans la cuve , &
fût dévorée en un instant
par les vilaines bestes qu'.

au bois dormant. 45

elle y avoit fait mettre.
Le Roi ne laissa pas d'en
estre fasché, elle estoit sa
mere, mais il s'en consola
bien-tost avec sa belle
femme & ses enfans.



MORALITE'.

Attendre quelque temps pour
avoir un Epoux,
Riche bien-fait, galant & doux,
La chose est assez naturelle,
Mais l'attendre cent ans & toujours
en dormant,
On ne trouve plus de femelle,
Qui dormist si tranquillement.

46. La belle , &c.

La Fable semble encor vouloir nous
faire entendre,

Que souvent de l'Hymen les agrea-
bles nœuds,

Pour estre differeZ n'en sont pas
moins heureux ,

Et qu'on ne perd rien pour attendre ;

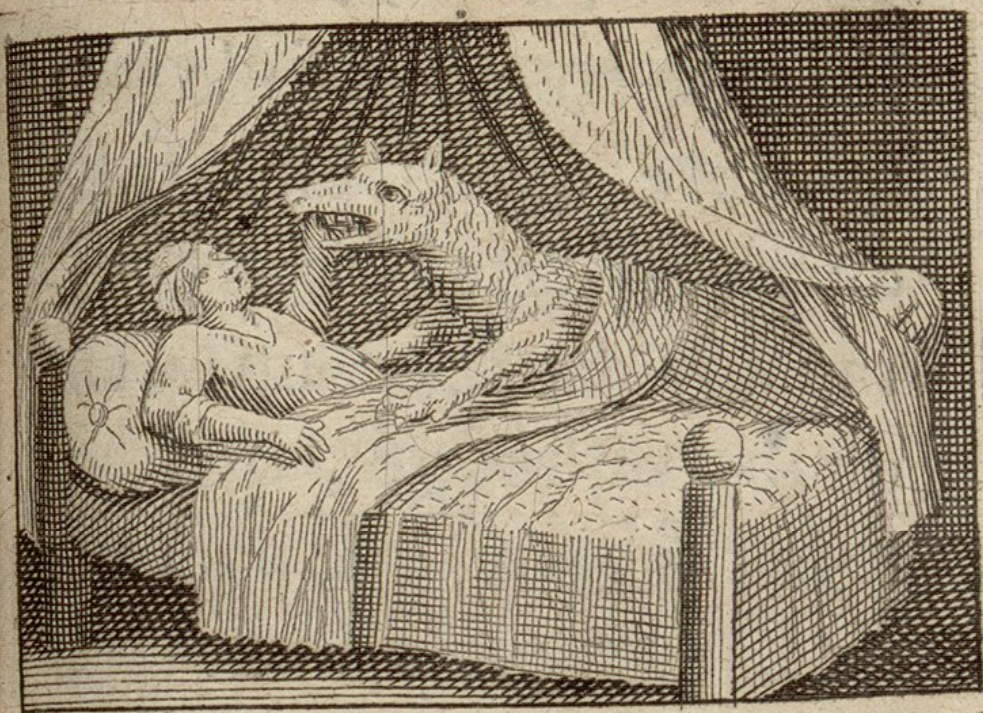
Mais le sexe avec tant d'ardeur ,

Aspire à la foy conjugale ,

Que je n'ay pas la force ny le cœur,

De luy prescher cette Morale.





L E

PETIT CHAPERON

ROUGE

C O N T E.



L estoit une fois
une petite fille de
Village , la plus
jolie qu'on eut scû voir ;

sa mere en estoit folle , & sa mere grand plus folle encore. Cette bonne femme luy fit faire un petit chaperon rouge , qui luy seïoit si bien , que par tout on l'appelloit le Petit chaperon rouge.

Un jour sa mere ayant cui & fait des galettes , luy dit, va voir comme se porte ta mere-grand , car on m'a dit qu'elle estoit malade , porte luy une galette & ce petit pot de beure. Le petit chaperon rouge partit aussi-tost pour aller
chez

chez sa mere-grand , qui demeuroid dans un autre Village. En passant dans un bois elle rencontra compere le Loup , qui eut bien envie de la manger , mais il n'osa , à cause de quelques Bucherons qui estoient dans la Forest. Il luy demanda où elle alloit ; la pauvre enfant qui ne sçavoit pas qu'il est dangereux de s'arrester à écouter un Loup , luy dit , je vais voir ma Mere-grand , & luy porter une galette avec un petit pot

de beurre que ma Mère
luy envoie. Demeure-t'el-
le bien loin , lui dit le
Loup ? Oh ouy , dit le pe-
tit chaperon rouge , c'est
par de - là le moulin que
vous voyez tout là - bas ,
là-bas , à la premiere mai-
son du Village. Et bien ,
dit le Loup , je veux l'al-
ler voir aussi ; je m'y en-
vais par ce chemin icy ,
& toy par ce chemin-là ,
& nous verrons qui plû-
tost y sera. Le Loup se mit
à courir de toute sa force
par le chemin qui estoit le

chaperon rouge. si

plus court , & la petite fille s'en alla par le chemin le plus long , s'amusant à cueillir des noisettes , à courir après des papillons , & à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontroit. Le Loup ne fut pas long - temps à arriver à la maison de la Mere-grand, il heurte : Toc, toc, qui est-là ? C'est vôtre fille le petit chaperon rouge (dit le Loup , en contrefaisant sa voix) qui vous apporte une galette, & un petit pot de beurre que ma Mere

vous envoie. La bonne Mere - grand qui estoit dans son lit à cause qu'elle se trouvoit un peu mal, luy cria , tire la chevillete , la bobinette chera , le Loup tira la chevillete , & la porte s'ouvrit. Il se jetta sur la bonne femme, & la devora en moins de rien ; car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Ensuite il ferma la porte , & s'alla coucher dans le lit de la Mere - grand , en attendant le petit chaperon rouge , qui quelque temps

après vint heurter à la porte. Toc , toc : qui est là ? Le petit chaperon rouge qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais croyant que sa Mere-grand estoit enrhumée, répondit, c'est vostre fille le petit chaperon rouge, qui vous apporte une gallette & un petit pot de beurre que ma Mere vous envoie. Le Loup luy cria, en adoucissant un peu sa voix ; tire la chevillette, la bobinette chera. Le petit chaperon rouge tira la

chevillette, & la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture : mets la galette & le petit pot de beurre sur la huche, & viens te coucher avec moy. Le petit chapeyron rouge se deshabillement, & va se mettre dans le lit, où elle fut bien estonnée de voir comment sa Mere-grand estoit faite en son deshabilité, elle luy dit, ma mere-grand que vous avez de grands bras ! c'est pour mieux t'embrasser,

chaperon rouge. ss
ma fille : ma mere-grand
que vous avez de grandes
jambes ? c'est pour mieux
courir mon enfant : ma
mere-grandque vous avez
de grandes oreilles ? c'est
pour mieux écouter mon
enfant. Ma mere - grand
que vous avez de grands
yeux ? c'est pour mieux
voir, mon enfant. Ma me-
re-grand que vous avez de
grandes dens ? c'est pour
te manger. Et en disant ces
mots, ce méchant Loup se
jetta sur le petit chaperon
rouge , & la mangea.

MORALITE.

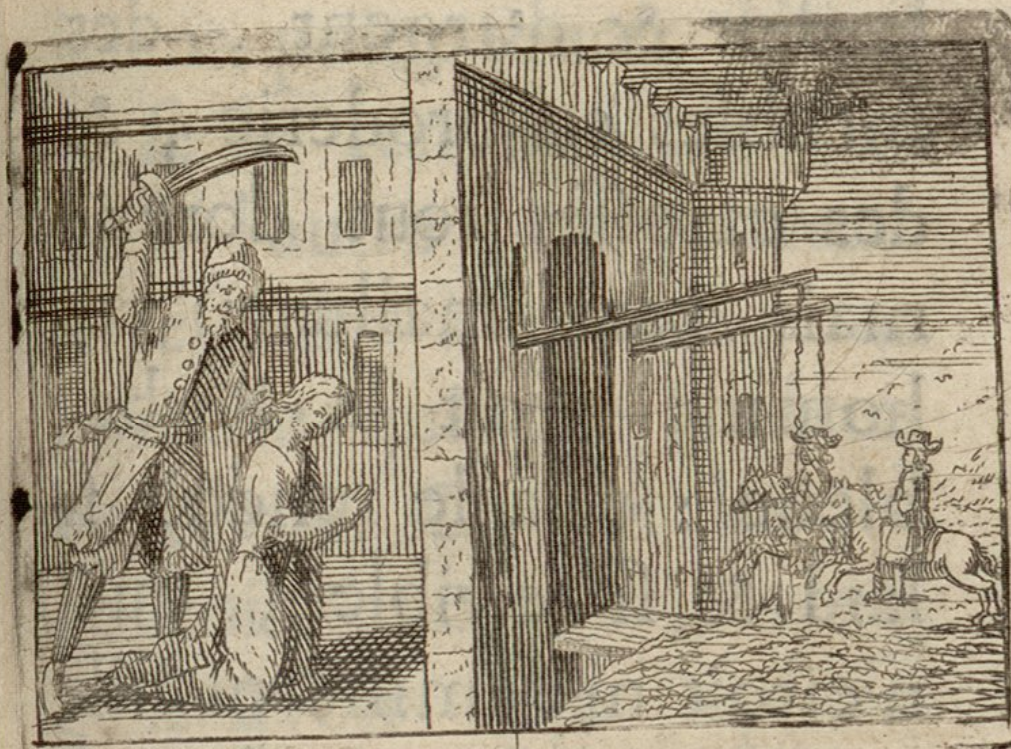
O N voit icy que de jeunes
 enfans,

Sur tout de jeunes filles,
 Belles, bien faites, & gentilles,
 Font tres-mal d'écouter toute sorte
 de gens,

Et que ce n'est pas chose étrange,
 S'il en est tant que le loup mange.
 Je dis le loup, car tous les loups;
 Ne sont pas de la mesme sorte;
 Il en est d'une humeur accorte,
 Sans bruit, sans fiel & sans cou-
 roux,

Qui privez, complaisans & doux,
 Suivant les jeunes Demoiselles,
 Jusque dans les maisons, jusque
 dans les ruelles;

Mais hélas ! qui ne sçait que ces
 Loups doucereux,
 De tous les Loups sont les plus dan-
 gereux.



LA
BARBE BLEUE.



L estoit une fois
un homme qui
avoit de belles
maisons à la Ville & à la

Campagne , de la vaisselle d'or & d'argent , des meubles en broderie , & des carosses tout dorez ; mais par malheur cet homme avoit la Barbe-bleüe : cela le rendoit si laid & si terrible , qu'il n'estoit ni femme ni fille qui ne s'enfuit de devant luy. Une de ses Voisines , Dame de qualité avoit deux filles parfaitement belles. Il luy en demanda une en Mariage , & luy laissa le choix de celle qu'elle voudroit luy

donner. Elles n'en vou-
loient point toutes deux ,
& se le renvoyoient l'u-
ne à l'autre , ne pouvant
se résoudre à prendre un
homme qui eut la bar-
be bleüe. Ce qui les de-
goûtoit encore , c'est
qu'il avoit déjà épousé
plusieurs femmes , &
qu'on ne sçavoit ce que
ces femmes estoient de-
venuës. La Barbe bleüe
pour faire connoissance ,
les mena avec leur Mere ,
& trois ou quatre de leurs
meilleures amies , & quel-

ques jeunes gens du voisinage , à une de ses maisons de Campagne , où on demeura huit jours entiers. Ce n'estoit que promenades , que parties de chasse & de pesche , que danses & festins , que collations : on ne dormoit point , & on passoit toute la nuit à se faite des malices les uns aux autres : enfin tout alla si bien , que la Cadette commença à trouver que le Maistre du logis n'avoit plus la barbe si bleüe , &

que c'estoit un fort hon-
neſte homme. Dés qu'on
fuſt de retour à la Ville , le
Mariage ſe conclut. Au
bout d'un mois la Barbe
bleüe dit à ſa femme qu'il
eſtoit obligé de faire un
voyage en Province, de ſix
ſemaines au moins , pour
une affaire de conſequen-
ce ; qu'il la prioit de ſe
bien divertir pendant ſon
abſence , qu'elle fit venir
ſes bonnes amies , qu'elle
les menaſt à la Campagne
ſi elle vouloit , que par
tout elle fit bonne chere :

Voilà , luy dit-il , les clefs
des deux grands garde-
meubles , voilà celles de
la vaisselle d'or & d'ar-
gent qui ne sert pas tous
les jours , voilà celles de
mes coffres forts , où est
mon or & mon argent ,
celles des cassettes où sont
mes pierreries , & voilà le
passe-par-tout de tous les
appartemens : pour cette
petite clef-cy , c'est la clef
du cabinet au bout de la
grande gallerie de l'ap-
partement bas : ouvrez
tout , allez par tout ,

mais pour ce petit cabinet
je vous deffens d'y entrer ,
& je vous le deffens de
telle sorte , que s'il vous ar-
rive de l'ouvrir , il n'y a
rien que vous ne deviez
attendre de ma colere. Elle
promit d'observer exacte-
ment tout ce qui luy ve-
noit d'estre ordonné : &
luy , après l'avoir embras-
sée , il monte dans son
carosse , & part pour son
voyage. Les voisines & les
bonnes amies n'attendi-
rent pas qu'on les envoyast
querir pour aller chez la

jeune Mariée , tant elles
avoient d'impatience de
voir toutes les richesses de
sa Maison , n'ayant osé y
venir pendant que le Mari
y estoit, à cause de sa Barbe
bleüe qui leur faisoit peur.
Les voilà aussi-tost à par-
courir les chambres , les
cabinets , les garderobes ,
toutes plus belles & plus
riches les unes que les au-
tres. Elles monterent en
suite aux gardemeubles, où
elles ne pouvoient assez
admirer le nombre & la
beauté

beauté des tapisseries , des lits , des sofas , des cabinets , des gueridons , des tables & des miroirs , où l'on se voyoit depuis les pieds jusqu'à la teste , & dont les bordures les unes de glace , les autres d'argent , & de vermeil doré , estoient les plus belles & les plus magnifiques qu'on eut jamais veuës : Elles ne cessoient d'exagerer & d'envier le bon heur de leur amie , qui cependant ne se divertissoit point à voir toutes ces richesses,

à cause de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité , que sans considerer qu'il estoit malhonneste de quitter sa compagnie , elle y descendit par un petit escalier dérobé , & avec tant de precipitation , qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Estant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arresta quelque temps , songeant à la deffense que son Mari luy

avoit faite , & considerant qu'il pourroit luy arriver malheur d'avoir esté desobeïssante ; mais la tentation estoit si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef , & ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien , parce que les fenestres estoient fermées ; après quelques momens elle commença à voir que le plancher estoit tout couvert de sang caillé , & que dans ce sang se miroient les corps de plusieurs

femmes mortes , & attachées le long des murs. (C'étoit toutes les femmes que la Barbe bleüe avoit époufées & qu'il avoit égorgées l'une après l'autre.) Elle pensa mourir de peur , & la clef du cabinet qu'elle venoit de retirer de la serrure luy tomba de la main : après avoir un peu repris ses esprits , elle ramassa la clef , referma la porte , & monta à fa chambre pour fe remettre un peu , mais elle n'en pouvoit venir à bout , tant elle estoit é-

meuë. Ayant remarqué que la clef du cabinet étoit tachée de sang , elle l'essuia deux ou trois fois , mais le sang ne s'en alloit point ; elle eut beau la laver , & mesme la froter avec du sablon & avec du grais , il y demeura toujours du sang , car la clef estoit Fée , & il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtoit le sang d'un costé , il revenoit de l'autre. La Barbe-bleuë revint de son voyage dès le soir mesme ,

& dit qu'il avoit reçu des Lettres dans le chemin , qui luy avoient appris que l'affaire pour laquelle il estoit party , venoit d'estre terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle pût pour luy témoigner qu'elle estoit ravie de son prompt retour. Le lendemain il luy redemanda les clefs , & elle les luy donna, mais d'une main si tremblante , qu'il devina sans peine tout ce qui s'estoit passé. D'où vient , luy dit-il , que la clef du cabinet

n'est point avec les autres :
il faut , dit-elle , que je
l'aye laissée là-haut sur ma
table. Ne manquez pas ,
dit la Barbe bleüe de me
la donner tantost ; après
plusieurs remises il falut
apporter la clef. La Barbe
bleüe l'ayant considérée ,
dit à sa femme , pourquoy
y a t-il du sang sur cette
clef ? je n'en sçais rien , ré-
pondit la pauvre femme ,
plus passe que la mort :
Vous n'en sçavez rien , re-
prit la Barbe bleüe , je le
sçay bien moy , vous avez

voulu entrer dans le cabinet ? Hé bien , Madame , vous y entrerez , & irez prendre vostre place auprès des Dames que vous y avez veuës. Elle se jetta aux pieds de son Mari , en pleurant & en luy demandant pardon , avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas esté obeissante. Elle auroit attendri un rocher , belle & affligée comme elle estoit ; mais la Barbe bleüe avoit le cœur plus dur qu'un rocher ; Il faut mourir ,
Madame ,

Madame , luy dit-il , & tout à l'heure. Puis qu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant, les yeux baignez de larmes, donnez moy un peu de temps pour prier Dieu. Je vous donne un demy-quart-d'heure, reprit la Barbe bleüe, mais pas un moment davantage. Lors qu'elle fut seule, elle appella sa sœur, & luy dit, ma sœur Anne, car elle s'appelloit ainsi, monte je te prie sur le haut de la Tour, pour voir si mes freres ne viennent point,

ils m'ont promis qu'ils me viendroient voir aujourd'huy, & si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. La sœur Anne monta sur le haut de la Tour, & la pauvre affligée luy crioit de temps en temps, *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir.* Et la sœur Anne luy répondoit, *je ne vois rien que le Soleil qui poudroye, & l'herbe qui verdoye.* Cependant la Barbe bleüe tenant un grand coutelas à sa main, crioit de toute sa force à sa femme, descens

viste , ou je monteray là-
haut. Encore un moment
s'il vous plaist, luy répon-
doit sa femme, & aussi-tost
elle crioit tout bas , *An-
ne , ma sœur Anne , ne vois-
tu rien venir ,* & la sœur
Anne répondoit , *je ne
voy rien que le Soleil qui
poudroye, & l'herbe qui ver-
doye.* Descens donc viste,
crioit la Barbe bleüe , ou
je monteray là haut. Je
m'en vais , répondoit sa
femme , & puis elle crioit
*Anne , ma sœur Anne , ne
vois-tu rien venir.* Je vois,

répondit la sœur Anne ;
une grosse poussiere qui
vient de ce costé-cy. Sont-
ce mes freres ? Helas, non,
ma sœur , c'est un Trou-
peau de Moutons. Ne
veux-tu pas descendre ,
crioit la Barbe bleüe. En-
core un moment répon-
doit sa femme & puis elle
crioit , *Anne , ma sœur An-
ne , ne vois-tu rien venir ,*
Je vois , répondit-elle ,
deux Cavaliers qui vien-
nent de ce costé-cy , mais
il sont bien loin encore :
Dieu soit loué, s'écria-t'elle

un moment après, ce sont mes freres ; je leur fais signe tant que je puis de se hastier. La Barbe bleüe se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, & alla se jetter à ses pieds toute éplorée & toute échevelée. Cela ne sert de rien, dit la Barbe bleüe, il faut mourir, puis la prenant d'une main par les cheveux, & de l'autre levant le coutelas en l'air, il alloit luy abbattre la teste. La pauvre femme se tour-

nant vers luy , & le regardant avec des yeux mourans , le pria de luy donner un petit moment pour se recueillir : Non , non , dit-il , recommande-toy bien à Dieu ; & levant son bras.... Dans ce moment on heurta si fort à la porte, que la Barbe bleüe s'arresta tout court: on ouvrit, & aussi-tost on vit entrer deux Cavaliers , qui mettant l'épée à la main , coururent droit à la Barbe bleüe. Il reconnut que c'étoit les freres de sa femme,

l'un Dragon & l'autre Mousquetaire, desorte qu'il s'enfuit aussi-tost pour se sauver : mais les deux freres le poursuivirent de si près, qu'ils l'attraperent avant qu'il pust gagner le perron : Ils luy passerent leur épée au travers du corps, & le laisserent mort. La pauvre femme estoit presque aussi morte que son Mari, & n'avoit pas la force de se lever pour embrasser ses Freres. Il se trouva que la Barbe bleüe n'avoit point d'heritiers, & qu'ainsi sa

femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune Gentilhomme, dont elle estoit aimée depuis long-temps; une autre partie à acheter des Charges de Capitaine à ses deux freres ; & le reste à se marier elle-mesme à un fort honneste homme, qui luy fit oublier le mauvais temps qu'elle avoit passé avec la Barbe bleüe.



M O R A L I T E'.

L *A curiosité malgré tous ses at-
traits ,*

*Couste souvent bien des regrets ;
On en voit tous les jours mille exem-
ples paroistre ,*

*C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir
bien leger ,*

*Dés qu'on le prend il cesse d'estre ,
Et touûjours il couste trop cher.*

A U T R E M O R A L I T E'.

P *Our peu qu'on ait l'esprit sensé,
Et que du Monde on sçache le
grimoire ,*

On voit bien-tost que cette histoire
 Est un conte du temps passé ;
 Il n'est plus d'Epoux si terrible ,
 Ny qui demande l'impossible ;
 Fut-il mal-content & jaloux ,
 Prés de sa femme on le voit filer
 doux ;
 Et de quelque couleur que sa barbe
 puisse estre ,
 On a peine à juger qui des deux est
 le maistre.





LE MAISTRE CHAT,
O U
LE CHAT BOTTE'.
C O N T E.

VN Meusnier ne
laissa pour tout
biens à trois en-
fans qu'il avoit , que son

Moulin , son Asne , & son Chat. Les partages furent bien-tôt faits , ny le Notaire , ny le Procureur n'y furent point appelés. Ils auroient eu bien-tost mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le Moulin , le second eut l'Asne , & le plus jeune n'eut que le Chat. Ce dernier ne pouvoit se consoler d'avoir un si pauvre lot : Mes freres , disoit-il, pourront gagner leur vie honnestement en se mettant ensemble ; pour moi ,

lors que j'aurai mangé
mon chat, & que je me
seray fait un manchon de
sa peau, il faudra que je
meure de faim. Le Chat
qui entendoit ce discours,
mais qui n'en fit pas sem-
blant, luy dit dun air po-
sé & serieux, ne vous affli-
gés point, mon maistre,
vous n'avez qu'à me don-
ner un Sac, & me faire fai-
re une paire de Bottes pour
aller das les broussailles,
& vous verrez que vous n'ê-
tes pas si mal partagé que
vous croyez. Quoique le

Maistre du chat ne fit pas grand fond là-dessus , il lui avoit veu faire tant de tours de souplesse , pour prendre des Rats & des Souris ; comme quand il se pendoit par les pieds , ou qu'il se cachoit dans la farine pour faire le mort , qu'il ne desespera pas d'en estre secouru dans sa misere. Lorsque le chat eut ce qu'il avoit demandé , il se bota bravement ; & mettant son sac à son cou , il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant , & s'en

alla dans une garenne où il y avoit grand nombre de lapins. Il mit du son & des lasserons dans son sac , & s'estendant comme s'il eut esté mort , il attendit que quelque jeune lapin , peu instruit encore des ruses de ce monde , vint se fourer dans son sac pour manger ce qu'il y avoit mis. A peine fut-il couché , qu'il eut contentement ; un jeune étourdi de lapin entra dans son sac , & le maistre chat tirant aussi tost les cordons

88 *Le maistre Chat,*

le prit & le tua sans misericorde. Tout glorieux de sa proye , il s'en alla chez le Roy & demanda à luy parler. On le fit monter à l'Appartement de sa Majesté , où estant entré il fit une grande reverence au Roy , & luy dit , voylà , Sire , un Lapin de Garenne que Monsieur le Marquis de Carabas (c'estoit le nom qu'il lui prit en gré de donner à son Maistre ,) ma chargé de vous presenter de sa part. Dis à ton Maistre , ré-
pon-

pondit le Roy , que je le remercie , & qu'il me fait plaisir. Un autre fois il alla se cacher dans un blé tenant touûjours son sac ouvert ; & lors que deux Perdrix y furent entrées , il tira les cordons , & les prit toutes deux. Il alla ensuite les presenter au Roy , comme il avoit fait le Lapin de garenne. Le Roy receut encore avec plaisir les deux Perdrix , & luy fit donner pour boire. Le chat continua ainsi pendant deux ou trois mois

à porter de temps en-
temps au Roy du Gibier
de la chasse de son Maif-
tre. Un jour qu'il sçeut
que le Roy devoit aller à
la promenade sur le bord
de la riviere avec sa fille,
la plus belle Princeſſe du
monde , il dit à son Maif-
tre : ſi vous voulez ſuivre
mon conſeil , voſtre for-
tune eſt faite ; vous n'avez
qu'à vous baigner dans la
riviere à l'endroit que je
vous montreray, & enſuite
me laiſſer faire. Le Mar-
quis de Carabas fit ce que

son chat luy conseilloit ,
sans sçavoir à quoy cela se-
roit bon. Dans le temps
qu'il se baignoit , le Roy
vint à passer , & le Chat se
mit à crier de toute sa for-
ce: au secours , au secours,
voila Monsieur le Mar-
quis de Carabas qui se
noye. A ce cry le Roy mit
la teste à la portiere, & re-
connoissant le Chat qui
luy avoit apporté tant de
fois du Gibier , il ordonna
à ses Gardes qu'on allast
viste au secours de Mon-
sieur le Marquis de Cara-

Hij

bas. Pendant qu'on retiroit le pauvre Marquis de la riviere, le Chat s'approcha du Carosse, & dit au Roy que dans le temps que son Maistre se baignoit, il estoit venu des Voleurs qui avoient emporté ses habits, quoy qu'il eût crié au voleur de toute sa force; le drosle les avoit cachez sous une grosse pierre. Le Roy ordonna aussy tost aux Officiers de sa Garderobbe d'aller querir un de ses plus beaux habits pour Monsieur le

Marquis de Carabas. Le Roy luy fit mille caresses , & comme les beaux habits qu'on venoit de luy donner relevoient sa bonne mine (car il estoit beau ; & bien fait de sa personne) la fille du Roy le trouva fort à son gré , & le Comte de Carabas ne luy eut pas jetté deux ou trois regards fort respectueux , & un peu tendres , qu'elle en devint amoureuse à la folie. Le Roi voulut qu'il montast dans son Carosse , & qu'il fust de la promenade :

Le Chat ravi de voir que son dessein commençoit à réussir, prit les devants, & ayant rencontré des Payfans qui fauchoient un Pré, il leur dit, *bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au Roy que le pré que vous fauchez appartient à Monsieur le Marquis de Carabas, vous serez tous hachez menu comme chair à pasté.* Le Roy ne manqua pas à demander aux Faucheux à qui estoit ce Pré qu'ils fauchoient. C'est à Monsieur le Marquis de Carabas,

dirent-ils tous ensemble, car la menace du Chat leur avoit fait peur. Vous avez là un bel heritage, dit le Roy, au Marquis de Carabas. Vous voyez, Sire, répondit le Marquis, c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. Le maître chat qui alloit toujours devant, rencontra des Moissonneurs, & leur dit, Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces bleds appartiennent à Monsieur le Mar-

96 *Le maistre Chat,*
quis de Carabas , vous ferez
tous hachez menu comme
chair à pasté. Le Roy qui
passa un moment après ,
voulut sçavoir à qui appar-
tenoient tous les blés qu'il
voyoit. C'est à Monsieur
le Marquis de Carabas ,
répondirent les Moisson-
neurs , & le Roy s'en ré-
joüit encore avec le Mar-
quis. Le Chat qui alloit
devant le Carosse , disoit
toujours la même chose
à tous ceux qu'il rencon-
troit ; & le Roy estoit
estonné des grands biens
de

de Monsieur le Marquis de Carabas. Le maistre Chat arriva enfin dans un beau Château dont le Maistre estoit un Ogre, le plus riche qu'on ait jamais veu, car toutes les terres par où le Roy avoit passé estoient de la dépendance de ce Chasteau : le Chat qui eut soin de s'informer qui estoit cet Ogre, & ce qu'il sçavoit faire, demanda à luy parler, disant qu'il n'avoit pas voulu passer si près de son Chasteau, sans avoir l'honneur de luy,

98 *Le maistre Chat,*
faire la réverence. L'Ogre
le receut aussi civilement
que le peut un Ogre, & le
fit reposer. On m'a assuré,
dit le Chat, que vous aviez
le don de vous changer en
toute sorte d'Animaux,
que vous pouviez, par
exemple, vous transformer
en Lyon, en Elephant ?
cela est vray, répondit
l'Ogre brusquement, &
pour vous le montrer, vous
m'allez voir devenir Lyon.
Le Chat fût si éfrayé de
voir un Lyon devant luy,
qu'il gagna aussi tost les

goûtières , non sans peine
& sans peril, à cause de ses
bottes qui ne valoient rien
pour marcher sur les tuiles.
Quelques temps après le
Chat ayant veu que l'O-
gre avoit quitté sa premie-
re forme , descendit , & a-
voüa quil avoit eu bien
peur. On m'a assuré en-
core , dit le Chat , mais je
ne sçaurois le croire , que
vous aviez aussi le pouvoir
de prendre la forme des
plus petits Animaux , par
exemple , de vous changer
en un Rat , en une souris, je

100 *Le maistre Chat* ,
vous avoüe que je tiens
cela tout à fait impossible.
Impossible ? reprit l'Ogre ,
vous allez voir , & en mê-
me temps il se changea en
une Souris qui se mit à cou-
rir sur le plancher. Le chat
ne l'eut pas plustost aper-
çûë , qu'il se jetta dessus ,
& la mangea. Cependant
le Roy qui vit en passant le
beau Chasteau de l'Ogre ,
voulut entrer dedans. Le
Chat qui entendit le bruit
du Carosse qui passoit sur
le pont levis, courut au de-
vant, & dit au Roy: Vostre

Majesté soit la bien venuë dans le Chasteau de Monsieur le Marquis de Carabas. Comment Monsieur le Marquis, s'écria le Roy, ce Chasteau est encore à vous, il ne se peut rien de plus beau que cette cour & que tous ces Bastimens qui l'environnent: voyons les dedans s'il vous plaist. Le Marquis donna la main à la jeune Princesse, & suivant le Roy qui montoit le premier, ils entrèrent dans une grande Sale où ils trouverent une magni.

102 *Le maistre Chat,*
fique colation que l'Ogre
avoit fait preparer pour ses
amis qui le devoient venir
voir ce même iour - là
mais qui n'avoient pas osé
entrer, sçachant que le Roi
y estoit. Le Roy charmé
des bonnes qualitez de
Monsieur le Marquis de
Carabas, de même que sa
fille qui en estoit folle; &
voyant les grands biens
qu'il possedoit, luy dit, a-
près avoir beu cinq ou six
coups, il ne tiendra qu'à
vous Monsieur le Marquis
que vous ne soyez mon

gendre. Le Marquis faisant de grandes réverences, accepta l'honneur que luy faisoit le Roy ; & dès le même jour épousa la Princesse. Le Chat devint grand Seigneur , & ne courut plus après les souris, que pour se divertir.



M O R A L I T E'

Quelque grand que soit l'avantage ,

De jouir d'un riche heritage
Venant à nous de pere en fils ,
Aux jeunes gens pour l'ordinaire ,

I iiij

*L'industrie & le sçavoir faire,
Vallent mieux que des biens acquis.*

Autre Moralité.

S*i le fils d'un Meûnier , avec
tant de vitesse ,
Gagne le cœur d'une Princesse ,
Et s'en fait regarder avec des
yeux mourans ,
C'est que l'habit , la mine & la
jeunesse ,
Pour inspirer de la tendresse ,
N'en sont pas des moyens toujourn
indifferens.*





LES FE'ES.

CONTE.



L estoit une fois
une veuve qui
avoit deux filles,
l'aînée luy ressembloit si
fort & d'humeur & de
visage, que qui la voyoit

voyoit la mere. Elles étoient toutes deux si desagréables & si orgueilleuses qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette qui estoit le vray portrait de son Pere pour la douceur & pour l'honnesteté, estoit avec cela une des plus belles filles qu'on eust sçeu voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mere estoit folle de sa fille aînée, & en même temps avoit une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisoit man-

ger à la Cuisine & travailler sans cesse.

Il falloit entre-autre chose que cette pauvre enfant alast deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demy lieuë du logis, & qu'elle en rapportast plein une grande cruche. Un jour qu'elle estoit à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de luy donner à boire ? Ouy da, ma bonne mere, dit cette belle fille, & rinçant aussi tost sa cruche, elle puisa de l'eau au plus

bel endroit de la fontaine , & la lui presenta , soutenant toujours la cruche afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme ayant bû , luy dit, vous estes si belle , si bonne . & si honneste , que je ne puis m'empêcher de vous faire un don , (car c'estoit une Fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où iroit l'honnesteté de cette jeune fille.) Je vous donne pour don , poursuivit la Fée , qu'à chaque parole

que vous direz, il vous sortira de la bouche où une Fleur, où une Pierre précieuse. Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mere la gronda de revenir si tard de la fontaine. Je vous demande pardon, ma mere, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long-temps, & en disant ces mots il luy sortit de la bouche deux Rosés, deux Perles, & deux gros Diamans. Que voy-je-là, dit sa mere toute estonnée, je crois qu'il luy sort de la bouche des Per-

les & des Diamants , d'où vient cela , ma fille , (ce fut là la premiere fois qu'elle l'appella sa fille.) La pauvre enfant luy raconta naïvement tout ce qui luy estoit arrivé , non sans jetter une infinité de Diamants. Vrayment , dit la mere , il faut que j'y envoie ma fille , tenez Fanchon , voyez ce qui sort de la bouche de vôtre sœur quand elle parle , ne seriez vous pas bien aise d'avoir le mesme don , vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à

la fontaine , & quand une pauvre femme vous demandera à boire , luy en donner bien honnestement. Il me feroit beau voir , répondit la brutale aller à la fontaine : Je veux que vous y alliez , reprit la mere , & tout à l'heure. Elle y alla , mais toujourns en grondant. Elle prit le plus beau Flacon d'argent qui fut dans le logis. Elle ne fut pas plustost arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une Dame

magnifiquement vestuë
qui vint luy demander à
boire , c'estoit la même
Fée qui avoit apparu à sa
sœur , mais qui avoit pris
l'air & les habits d'une
Princesse, pour voir jusqu'
où iroit la malhonnesteté
de cette fille. Est-ce que je
suis icy venuë , luy dit
cette brutale orgueilleuse ,
pour vous donner à boire,
justement j'ai apporté un
Flacon d'argent tout ex-
prés pour donner à boire
à Madame ? J'en suis d'a-
vis, beuvez à même si vous
voulez.

voulez. Vous n'estes guere honneste , reprit la Fée , sans se mettre en colere : & bien, puisque vous estes si peu obligeante , je vous donne pour don, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapau. D'adord que sa mere l'aperçeut , elle luy cria ! Hé bien ma fille ! Hé bien , ma mere , luy répondit la brutale , en jettant deux viperes , & deux crapaux, O ! Ciel , s'écria la mere, que vois-je-là, c'est sa sœur

qui en est cause , elle me
le payera ; & aussi tost elle
courut pour la battre. La
pauvre enfant s'enfuit , &
alla se sauver dans la Forest
prochaine. Le fils du Roi
qui revenoit de la chasse ,
la rencontra , & la voyant
si belle , luy demanda ce
qu'elle faisoit là toute
seule & ce qu'elle avoit
à pleurer. Helas ? Mon-
sieur , c'est ma mere
qui ma chassée du logis.
Le fils du Roi qui vit for-
tir de sa bouche cinq ou
six Perles , & autant de
Diamants , la pria de luy

dire d'où cela luy venoit. Elle luy conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux , & considerant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à un autre , l'emmena au Palais du Roi son pere , où il l'épousa. Pour sa sœur elle se fit tant haïr, que sa propre mere la chassa de chez elle ; & la malheureuse après avoir bien couru sans trouver personne qui voulut la recevoir , alla mourir au coin d'un bois.

MORALITE.

LES Diamans & les Pistoles,
 Peuvent beaucoup sur les
 Esprits ;
 Cependant les douces paroles
 Ont encor plus de force , & sont
 d'un plus grand prix.

Autre Moralité.

L'Honnesteté couste des soins,
 Et veut un peu de complai-
 sance ,
 Mais tost ou tard elle a sa récom-
 pense ,
 Et souvent dans le temps qu'on y
 pense le moins.



CENDRILLON
 OU LA PETITE
 PANTOUFLE DE VERRE
 C O N T E.



L estoit une fois un
 Gentil-homme qui
 épousa en secondes nop;

ces une femme , la plus haïtaine & la plus fiere qu'on eut jamais veüe. Elle avoit deux filles de son humeur , & qui luy ressembloient en toutes choses. Le Mari avoit de son costé une jeune fille , mais d'une douceur & d'une bonté sans exemple , elle tenoit cela de sa Mere , qui estoit la meilleure personne du monde. Les nopces ne furent pas plutôt faites , que la Belle-mere fit éclater sa mauvaise humeur , elle ne pût

souffrir les bonnes qualitez de cette jeune enfant, qui rendoient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la Maison: c'estoit elle qui nettoyoit la vaisselle & les montées, qui frottoit la chambre de Madame, & celles de Mesdemoiselles ses filles : elle couchoit tout au haut de la maison dans un grenier sur une méchante pailleasse, pendant que ses sœurs estoient dans des chambres parquetées, où elles

avoient des lits des plus à la mode , & des miroirs où elles se voyoient depuis les pieds jusqu'à la teste ; la pauvre fille souffroit tout avec patience , & n'osoit s'en plaindre à son pere qui l'auroit grondée , parce que sa femme le gouvernoit entierement. Lors qu'elle avoit fait son ouvrage , elle s'alloit mettre au coin de la cheminée , & s'asseoir dans les cendres , ce qui faisoit qu'on l'appelloit communément dans le logis Cucendron ;
la

la cadette qui n'estoit pas si malhonnestes que son aînée, l'appelloit Cendrillon ; cependant Cendrillon avec ses méchans habits , ne laissoit pas d'estre cent fois plus belle que ses sœurs , quoy que vestuës tres-magnifiquement.

Il arriva que le fils du Roi donna un bal , & qu'il en pria toutes les personnes de qualité : nos deux Demoiselles en furent aussi priées, car elles faisoient grande figure dans le Pays, Les voilà bien aises & bien oc-

L

cupées à choisir les habits & les coëffures qui leur feroient le mieux ; nouvelle peine pour Cendrillon car c'estoit elle qui repassoit le linge de ses sœurs & qui godronoit leurs manchettes : on ne parloit que de la maniere dont on s'habilleroit. Moy, dit l'aînée, je mettray mon habit de velours rouge & ma garniture d'Angleterre. Moy, dit la cadette, je n'auray que ma juppe ordinaire ; mais en récompense, je mettray mon manteau à

fleurs d'or , & ma barriere de diamans , qui n'est pas des plus indifferentes. On envoya querir la bonne coëffeuse , pour dresser les cornettes à deux rangs , & on fit acheter des mouches de la bonne Faiseuse : elles appellerent Cendrillon pour luy demander son avis , car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde , & s'offrit mesme à les coëffer ; ce qu'elles voulurent bien. En les coëffant , elles luy disoient , Cendrillon ,

ferois-tu bien aise d'aller au Bal ? Helas , Mesdemoiselles, vous vous moquez de moy , ce n'est pas là ce qu'il me faut : tu as raison ; on riroit bien, si on voyoit un Culcendron aller au Bal. Une autre que Cendrillon les auroit coëffées de travers ; mais elle estoit bonne, & elle les coëffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles estoient transportées de joye : on rompit plus de douze lacets à force de les serrer pour

leur rendre la taille plus menuë , & elles estoient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva , on partit, & Cendrillon les suivit des yeux le plus longtems qu'elle pût ; lors qu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa Maraine qui la vit toute en pleurs , luy demanda ce qu'elle avoit : Je voudrois bien Je voudrois bien Elle pleuroit si fort qu'elle ne pût achever : sa Maraine qui estoit Fée , luy dit , tu voudrois bien

aller au Bal , n'est-ce pas ;
Helas ouy , dit Cendrillon
en soupirant : Hé bien ,
feras tu bonne fille , dit sa
Maraine , je t'y feray aller ?
Elle la mena dans sa cham-
bre , & luy dit , va dans le
jardin & apporte-moy une
citroüille : Cendrillon alla
aussi-tost cueillir la plus
belle qu'elle put trouver ,
& la porta à sa Maraine ,
ne pouvant deviner com-
ment cette citroüille la
pourroit faire aller au Bal :
sa Maraine la creusa , &
n'ayant laissé que l'écorce ,

la frappa de sa baguette ,
& la citrouille fut aussi-tost
changée en un beau ca-
rosse tout doré. Ensuite
elle alla regarder dans sa
sourissiere , où elle trouva
six souris toutes en vie, elle
dit à Cendrillon de lever
un peu la trappe de la sou-
rissiere , & à chaque souris
qui sortoit , elle luy don-
noit un coup de sa baguet-
te , & la souris estoit aussi-
tost changée en un beau
cheval ; ce qui fit un bel
attelage de six chevaux ,
d'un beau gris de souris

pommelé : Comme elle estoit en peine de quoy elle feroit un Cocher^r, je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratiere, nous en ferons un Cocher : Tu as raison, dit sa Maraine, va voir : Cendrillon luy apporta la ratiere, où il y avoit trois gros rats : La Fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, & l'ayant touché, il fut changé en un gros Cocher, qui avoit une des plus belles moustaches

qu'on ait jamais veuës. Ensuite elle luy dit, va dans le jardin , tu y trouveras six lezards derriere l'arrosoir , apporte-les-moy , elle ne les eut pas plûtoſt apportez , que la Maraine les changea en six Laquais , qui monterent auffi-toſt derriere le caroffe avec leurs habits chamarez , & qui s'y tenoient attachez , comme s'ils n'euffent fait autre choſe toute leur vie. La Fée dit alors à Cendrillon : Hé bien , voilà de quoy aller au bal , n'es-tu

pas bien aise ? Ouy , mais
est ce que j'irai comme ce-
la avec mes vilains habits.
Sa Maraine ne fit que la
toucher avec sa baguette,
& en même tems ses habits
furent changez en des ha-
bits de drap d'or & d'argent
tout chamarez de pierre-
ries : elle luy donna ensuite
une paire de pantoufles de
verre , les plus jolies du
monde. Quand elle fut
ainsi parée , elle monta en
carosse ; mais sa Maraine
luy recommanda sur tou-
tes choses de ne pas passer

minuit, l'avertissant que si elle demeueroit au Bal un moment davantage, son carosse redeviendroît citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, & que ses vieux habits reprendroient leur première forme. Elle promit à sa Maraine qu'elle ne manqueroit pas de sortir du Bal avant minuit : Elle part, ne se sentant pas de joye. Le Fils du Roi qu'on alla avertir, qu'il venoit d'arriver une grande Princesse qu'on ne con-

noissoit point , courut la recevoir ; il luy donna la main à la descente du carrosse , & la mena dans la salle où estoit la compagnie : il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser , & les violons ne jouèrent plus , tant on estoit attentif à contempler les grandes beautez de cette inconnuë : on n'entendoit qu'un bruit confus , ha , qu'elle est belle ! le Roi même tout vieux qu'il estoit , ne laissoit pas de la regarder , & de dire

tout bas à la Reine , qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vû une si belle & si aimable personne. Toutes les Dames estoient attentives à considerer sa coëffure & ses habits , pour en avoir dès le lendemain de semblables , pourveu qu'il se trouvast des étoffes assez belles , & des ouvriers assez habiles. Le Fils du Roi la mit à la place la plus honorable , & ensuite la prit pour la mener danser : elle dança avec tant de grace , qu'on l'admira

encore davantage. On
apporta une fort belle
collation , dont le jeune
Prince ne mangea point,
tant il estoit occupé à la
considerer. Elle alla s'af-
seoir auprès de ses sœurs,
& leur fit mille honnes-
tetez : elle leur fit part
des oranges & des ci-
trons que le Prince luy
avoit donnez ; ce qui les
estonna fort , car elles ne
la connoissoient point.
Lorsqu'elles causoient ain-
si , Cendrillon entendit
sonner onze heures trois

quarts : elle fit aussi tost une grande reverence à la compagnie , & s'en alla le plus viste qu'elle pût. Dès qu'elle fut arrivée , elle alla trouver sa Maraine , & après l'avoir remerciée , elle luy dit qu'elle fouhaiteroit bien aller encore le lendemain au Bal , parce que le Fils du Roi l'en avoit priée. Comme elle estoit occupée à raconter à sa Maraine tout ce qui s'étoit passé au Bal , les deux sœurs heurterent à la porte ; Cendrillon leur alla ouvrir :

Que vous estes longtems
à revenir, leur dit-elle, en
baillant, en se frottant les
yeux, & en s'étendant com-
me si elle n'eust fait que
de se réveiller : elle n'avoit
cependant pas eu envie de
dormir depuis qu'elles s'es-
toient quittées : Si tu estois
venuë au Bal, luy dit
une de ses sœurs, tu ne t'y
serois pas ennuyée : il y est
venu la plus belle Prin-
cesse, la plus belle qu'on
puisse jamais voir ; elle
nous a fait mille civilitez,
elle nous a donné des oran-
ges

ges & des citrons. Cendrillon ne se sentoît pas de joye : elle leur demanda le nom de cette Princeſſe; mais elles luy répondirent qu'on ne la connoiſſoit pas, que le Fils du Roi en eſtoit fort en peine, & qu'il donneroit toutes choſes au monde pour ſçavoir qui elle eſtoit. Cendrillon ſourit & leur dit, elle eſtoit donc bien belle ? Mon Dieu que vous eſtes heureuſes, ne pourrois-je point la voir ? Helas ! Mademoiſelle Javotte, preſtez-moy

M

vostre habit jaune que vous mettez tous les jours: vraiment, dit Mademoiselle Javotte, je suis de cet avis, prestez vostre habit à un vilain Cucendron comme cela, il faudroit que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aise, car elle auroit esté grandement embarrassée si sa sœur eut bien voulu luy prêter son habit. Le lendemain les deux sœurs furent au Bal, & Cendrillon aussi, mais en-

core plus parée que la première fois. Le Fils du Roi fut toujours auprès d'elle, & ne cessa de lui conter des douceurs ; la jeune Demoiselle ne s'ennuyoit point, & oublia ce que la Maraine luy avoit recommandé ; de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lors qu'elle ne croyoit pas qu'il fut encore onze heures : elle se leva & s'enfuit aussi légèrement qu'auroit fait une biche : le Prince la suivit, mais il ne pût l'at-

traper ; elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre , que le Prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle bien essouffée, sans carrosse, sans laquais, & avec ses méchants habits , rien ne lui estant resté de toute sa magnificence , qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avoit laissé tomber. On demanda aux Gardes de la porte du Palais s'ils n'avoient point veu sortir une Princesse ; ils dirent qu'ils

n'avoient vû sortir personne, qu'une jeune fille fort mal vestuë, & qui avoit plus l'air d'une Payzarine que d'une Demoiselle. Quand ses deux sœurs revinrent du Bal, Cendrillon leur demanda si elles s'estoient encore bien diverties, & si la belle Dame y avoit esté: elles luy dirent que ouïy, mais qu'elle s'estoit enfuye lorsque minuit avoit sonné, & si promptement qu'elle avoit laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la

plus jolie du monde ; que le fils du Roy l'avoit ramassée , & qu'il n'avoit fait que la regarder pendant tout le reste du Bal , & qu'assurément il estoit fort amoureux de la belle personne à qui appartenoit la petite pantoufle. Elles dirent vray , car peu de jours après , le fils du Roy fit publier à son de trompe , qu'il épouserait celle dont le pied seroit bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux Princesses , ensuite aux Duchesses , &

à toute la Cour , mais inutilement : on la porta chez les deux sœurs , qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle , mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon qui les regardoit , & qui reconnut sa pantoufle , dit en riant , que je voye si elle ne me seroit pas bonne : ses sœurs se mirent à rire & à se moquer d'elle. Le Gentilhomme qui faisoit l'essay de la pantoufle ayant regardé attentivement Cen-

drillon, & la trouvant fort belle, dit que cela estoit juste, & qu'il avoit ordre de l'essayer à routes les filles: il fit asseoir Cendrillon, & approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entroit sans peine, & qu'elle y estoit juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la Maraine qui ayant donné

né un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient veuë au Bal. Elles se jetterent à ses pieds pour luy demander pardon de tous les mauvais traitemens qu'elles luy avoient fait souffrir. Cendrillon les releva, & leur dit en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, &

qu'elle les prioit de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune Prince, parée comme elle estoit : il la trouva encore plus belle que jamais, & peu de jours après il l'épousa. Cendrillon qui estoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au Palais, & les maria dès le jour même à deux grands Seigneurs de la Cour.

M O R A L I T E'.

LA beauté pour le sexe est un
 rare tresor,
 De l'admirer jamais on ne se
 lasse ;
 Mais ce qu'on nomme bonne
 grace,
 Est sans prix, & vaut mieux en-
 cor.

C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa
 Maraine,
 En la dressant, en l'instruisant,
 Tant & si bien qu'elle en fit une
 Reine :
 (Car ainsi sur ce Conte on va mo-
 ralisant.)

Belles, ce don vaut mieux que d'estre
 bien coëffées,

Pour engager un cœur, pour en venir
à bout,

La bonne grace est le vrai don des
Fées;

Sans elle on ne peut rien, avec elle
on peut tout.

Autre Moralité.

C'Est sans doute un grand
avantage,

D'avoir de l'esprit, du courage,

De la naissance, du bon sens,

Et d'autres semblables talens,

Qu'on reçoit du Ciel en partage;

Mais vous aurez beau les avoir,

Pour vostre avancement ce seront
choses vaines;

Si vous n'avez, pour les faire valoir,

On des parrains ou des maraines.



RIQUET

A LA HOUPPE.

CONTÉ.



L estoit une fois
une Reine qui ac-
coucha d'un fils,
si laid & si mal fait, qu'on

N iij.

douta long-tems s'il avoit
forme humaine. Une Fée
qui se trouva à sa naissance,
assura qu'il ne laisseroit
pas d'estre aimable, parce
qu'il auroit beaucoup d'es-
prit ; elle ajouta même
qu'il pourroit en vertu du
don qu'elle venoit de luy
faire, donner autant d'es-
prit qu'il en auroit, à la per-
sonne qu'il aimeroit le
mieux. Tout cela consola
un peu la pauvre Reine,
qui estoit bien affligée d'a-
voir mis au monde un si
vilain marmot. Il est vray

que cet enfant ne commença pas plustost à parler , qu'il dit mille jolies choses , & qu'il avoit dans toutes ses actions je ne sçai quoy de si spirituel , qu'on en estoit charmé. J'oubliais de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la teste , ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la houppe , car Riquet estoit le nom de la famille.

Au bout de sept ou huit ans la Reine d'un Royau-
me voisin accoucha de

deux filles , la premiere qui vint au monde estoit plus belle que le jour : la Reine en fut si aise , qu'on apprehenda que la trop grande joye qu'elle en avoit ne luy fit mal. La même Fée qui avoit assisté à la naissance du petit Riquet à la houppe estoit presente , & pour moderer la joye de la Reine , elle luy declara que cette petite Princesse n'auroit point d'esprit , & qu'elle seroit aussi stupide qu'elle estoit belle. Cela mortifia beau-

coup la Reine ; mais elle
eut quelques momens a-
près un bien plus grand
chagrin , car la seconde
fille dont elle acoucha , se
trouva extrêmement laide,
Ne vous affligez point tant
Madame , luy dit la Fée ;
vostre fille sera récompen-
sée d'ailleurs , & elle aura
tant d'esprit, qu'on ne s'ap-
percevra presque pas qu'il
luy manque de la beauté.
Dieu le veuille , répondit
la Reine , mais n'y auroit-
il point moyen de faire a-
voir un peu d'esprit à l'âi-

née qui est si belle ? Je ne puis rien pour elle , Madame , du costé de l'esprit , luy dit la Fée , mais je puis tout du costé de la beauté ; & comme il n'y a rien que je ne veüille faire pour vôtre satisfaction , je vais luy donner pour don , de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui luy plaira. A mesure que ces deux Princesses devinrent grandes , leurs perfections crûrent aussi avec elles , & on ne parloit par tout que de la beauté de l'aînée , &

de l'esprit de la cadette. Il est vray aussi que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissoit à veuë d'œil, & l'aînée devenoit plus stupide de jour en jour. Ou elle ne répondoit rien à ce qu'on luy demandoit, ou elle disoit une sottise. Elle estoit avec cela si maladroite, qu'elle n'eust pû ranger quatre Porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ny boire un verre d'eau sans en répandre la moitié.

sur ses habits. Quoy que la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne , cependant la cadette l'emportoit presque toujours sur son aînée dans toutes les Compagnies. D'abord on alloit du costé de la plus belle pour la voir & pour l'admirer , mais bien tost après , on alloit à celle qui avoit le plus d'esprit, pour luy entendre dire mille choses agreables ; & on estoit estonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avoit plus per-

sonne auprès d'elle , & que tout le monde s'estoit rangé autour de la cadette. L'aînée quoyque fort stupide , le remarqua bien , & elle eut donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La Reine toute sage qu'elle estoit , ne pût s'empêcher de luy reprocher plusieurs fois sa bestise , ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre Princesse. Un jour qu'elle s'estoit retirée dans un bois pour y plaindre son mal-

heur, elle vit venir à elle un petit homme fort laid & fort defagreable, mais vestu tres-magnifiquement. C'estoit le jeune Prince Riquet à la houppe, qui estant devenu amoureux d'elle sur les Portraits qui courroient par tout le monde, avoit quitté le Royaume de son pere pour avoir le plaisir de la voir & de luy parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborde avec tout le respect & toute la politesse imaginable. Ayant

remarqué après luy avoir fait les complimens ordinaires , qu'elle estoit fort melancolique , il luy dit ; je ne comprens point, Madame, comment une personne aussi belle que vous l'estes , peut estre aussi triste que vous le paroissez ; car quoyque je puisse me vanter d'avoir veu une infinité de belles personnes , je puis dire que je n'en ay jamais vû dont la beauté approche de la vostre. Cela vous plaist à dire, Monsieur, luy répondit la Princesse , &

en demeure là. La beauté, reprit Riquet à la houppe, est un si grand avantage qu'il doit tenir lieu de tout le reste ; & quand on le possède, je ne voy pas qu'il y ait rien qui puisse nous affliger beaucoup. J'aime-rais mieux , dit la Prin-cesse , estre aussi laide que vous. & avoir de l'esprit , que d'avoir de la beauté comme j'en ay , & estre beste autant que je le suis. Il n'y a rien , Madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit , que de croire

croire n'en pas avoir, & il est de la nature de ce bien là, que plus on en a, plus on croit en manquer. Je ne sçay pas cela, dit la Princesse, mais je sçay bien que je suis fort beste, & c'est de là que vient le chagrin qui me tuë. Si ce n'est que cela, Madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à vostre douleur. Et comment ferez-vous, dit la Princesse; J'ay le pouvoir, Madame, dit Riquet à la houppe, de donner de l'esprit autant

qu'on en sçauroit avoir à la
personne que je dois aimer
le plus ; & comme vous
estes , Madame , cette
personne , il ne tiendra
qu'à vous que vous n'ayez
autant d'esprit qu'on en
peut avoir , pourvû que
vous vouliez bien m'épou-
ser. La Princesse demeura
toute interdite , & ne ré-
pondit rien. Je voy , reprit
Riquet à la houppe , que
cette proposition vous fait
de la peine , & je ne m'en
estonne pas ; mais je vous
donne un an tout entier

pour vous y refoudre. La
Princesse avoit si peu d'es-
prit, & en même temps
une si grande envie d'en
avoir, qu'elle s'imagina
que la fin de cette année
ne viendrait jamais; de
sorte qu'elle accepta la
proposition qui luy estoit
faite. Elle n'eut pas plustost
promis à Riquet à la houp-
pe, qu'elle l'épouserait
dans un an à pareil jour,
qu'elle se sentit tout autre
qu'elle n'estoit aupara-
vant; elle se trouva une
facilité incroyable à dire:

tout ce qui luy plaisoit , & à le dire d'une maniere fine , aisée & naturelle : elle commença dès ce moment une conversation galante , & soutenue avec Riquet à la houppe , où elle brilla d'une telle force , que Riquet à la houppe crut luy avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en estoit réservé pour luy-même. Quand elle fut retournée au Palais, toute la Cour ne sçavoit que penser d'un changement si subit & si extraordinaire , car autant

qu'on luy avoit oüy dire
d'impertinences aupara-
vant, autant luy enten-
doit on dire des choses
bien sensées & infini-
ment spirituelles. Toute
la Cour en eut une joye
qui ne se peut imaginer, il
n'y eut que la cadette qui
n'en fut pas bien aise, par-
ce que n'ayant plus sur son
aînée l'avantage de l'esprit,
elle ne paroissoit plus au-
prés d'elle qu'une Guenon
fort desagreable. Le Roi
se conduisoit par ses avis,
& alloit même quelque-

fois tenir le Conseil dans son Appartement. Le bruit de ce changement s'estant répandu, tous les jeunes Princes des Royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, & presque tous la demandèrent en Mariage; mais elle n'en trouvoit point qui eust assez d'esprit, & elle les écouloit tous sans s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel & si bien fait, qu'elle ne pût s'empêcher d'avoir

de la bonne volonté pour
luy. Son pere s'en estant
apperçeu , luy dit qu'il la
faisoit la maistresse sur le
choix d'un Epoux , & qu'
elle n'avoit qu'à se déclai-
rer. Comme plus on a d'es-
prit , & plus on a de peine
à prendre une ferme reso-
lution sur cette affaire , elle
demanda , après avoir re-
mercié son pere , qu'il luy
donnast du temps pour y
penser. Elle alla par hazard
se promener dans le mê-
me bois où elle avoit trou-
vé Riquet à la houppe ,

pour rêver plus commodement à ce qu'elle avoit à faire. Dans le tems qu'elle se promenoit, rêvant profondement, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont & viennent & qui agissent. Ayant presté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'un disoit apporte-moy cette marmite, l'autre donne-moy cette chaudiere, l'autre mets du bois dans ce feu. La terre s'ouvrit dans le même temps, & elle vit
sous

ses pieds comme une grande Cuisine pleine de Cuisiniers, de Marmitons & de toutes sortes d'Officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente Rotisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du bois autour d'une table fort longue, & qui tous, la lardoire à la main, & la queue de Renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence au son d'une Chanson harmonieuse. La Princesse eston-

née de ce spectacle , leur demanda pour qui ils travailloient. C'est , Madame , luy répondit le plus apparent de la bande , pour le Prince Riquet à la houppe , dont les nopces se feront demain. La Princesse encore plus surprise qu'elle ne l'avoit esté , & se resouvenant tout à coup qu'il y avoit un an qu'à pareil jour , elle avoit promis d'épouser le Prince Riquet à la houppe , elle pensa tomber de son haut. Ce qui faisoit qu'elle ne s'en souvenoit pas , c'est que

quand elle fit cette promesse, elle estoit une bête, & qu'en prenant le nouvel esprit que le Prince luy avoit donné, elle avoit oublié toutes ses sottises. Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade, que Riquet à la houppe se presenta à elle, brave, magnifique, & comme un Prince qui va se marier. Vous me voyez, dit-il, Madame, exact à tenir ma parole, & je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter

la vostre , & me rendre ,
en me donnant la main ,
le plus heureux de tous les
hommes. Je vous avoüeray
franchement , répondit la
Princesse , que je n'ay pas
encore pris ma resolution
là-dessus , & que je ne croy
pas pouvoir jamais la pren-
dre telle que vous la sou-
haitez. Vous m'étonnez ,
Madame , lui dit Riquet
à la houppe : Je le croy ,
dit la Princesse , & assuré-
ment si j'avois affaire à
un brutal , à un homme
sans esprit , je me trouve-
rois bien embarrassée. Une

Princesse n'a que sa parole, me diroit-il, & il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis; mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis seure qu'il entendra raison. Vous sçavez que quand je n'estois qu'une beste, je ne pouvois néanmoins me résoudre à vous épouser, comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'estois,

je prenne aujourd'huy une
résolution que je n'ay pû
prendre dans ce temps-là.
Si vous pensiez tout de bon
à m'épouser, vous avez eu
grand tort de m'oster ma
bestise, & de me faire
voir plus clair que je ne
voyois. Si un homme sans
esprit, répondit Riquet à
la houppe, seroit bien re-
çu, comme vous venez
de le dire, à vous repro-
cher vostre manque de pa-
role, pourquoi voulez-
vous, Madame, que je
n'en use pas de mesme,

dans une chose où il y va
de tout le bonheur de ma
vie ; est-il raisonnable que
les personnes qui ont de
l'esprit , soient d'une pire
condition que ceux qui
n'en ont pas ; le pouvez-
vous prétendre , vous qui
en avez tant , & qui avez
tant souhaité d'en avoir ?
mais venons au fait , s'il
vout plaist : A la reserve de
ma laideur , y a-t'il quel-
que chose en moy qui vous
déplaist , estes-vous mal-
contente de ma naissance ,
de mon esprit , de mon

humeur , & de mes manieres ? Nullement , répondit la Princesse , j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire. Si cela est ainsi , reprit Riquet à la houppe , je vais estre heureux , puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes. Comment cela se peut-il faire , luy dit la Princesse. Cela se fera , répondit Riquet à la houppe , si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit ; & afin , Madame , que vous n'en doutiez

pas , sçachez que la même Fée qui au jour de ma naissance me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qu'il me plairoit, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celuy que vous aimerez , & à qui vous voudrez bien faire cette faveur. Si la chose est ainsi , dit la Princesse , je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le Prince du monde le plus beau & les plus aimable ; & je vous en fais le don autant qu'il est en

moy. La Princesse n'eut pas plustost prononcé ces paroles, que Riquet à la houppe parut à les yeux, l'homme du monde le plus beau, le mieux fait, & le plus aimable qu'elle eust jamais vû. Quelques-uns asseurent que ce ne furent point les charmes de la Fée qui opererent, mais que l'amour seul fit cette Metamorphose. Ils disent que la Princesse ayant fait reflexion sur la perseverance de son Amant, sur sa discre-

tion , & sur toutes les bonnes qualitez de son ame & de son esprit , ne vit plus la difformité de son corps , ny la laideur de son visage , que sa bosse ne luy sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos ; & qu'au lieu que jusqu'à lors elle l'avoit vû boiter effroyablement , elle ne luy trouva plus qu'un certain air penché qui la charmoit ; ils dirent encore que ses yeux qui estoient louches , ne luy en parurent que plus

brillans , que leur déreglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excez d'amour, & qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de Martial & d'Heroïque ? Quoyqu'il en soit, la Princesse luy promit sur le champ de l'épouser, pourvû qu'il en obtint le consentement du Roy son Pere. Le Roy ayant sçû que sa fille avoit beaucoup d'estime pour Riquet à la houppe , qu'il connoissoit d'ailleurs pour un Prince

tres-spirituel & tres-sage,
le receut avec plaisir pour
son gendre. Dès le lende-
main les nopces furent fai-
tes , ainsi que Riquet à
la houppe l'avoit prévu , &
selon les ordres qu'il en
avoit donnez longtemps
auparavant.

M O R A L I T É

CE que l'on voit dans cet écrit
Est moins un conte en l'air
que la verité même ;
Tout est beau dans ce que l'on
aime ,
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

Autre Moralité.

DAns un objet où la Nature,
 aura mis de beaux traits,
 & la vive peinture
 D'un teint où jamais l'Art ne
 sçauroit arriver,
 Tous ces dons pourront moins pour
 rendre un cœur sensible,
 Qu'un seul agrément invisible,
 Que l'Amour y fera trouver.





LE PETIT POUCET.

C O N T E.

 L estoit une fois un Bucheron & une Bucheronne, qui avoient sept enfans tous Garçons. L'aîné n'avoit que dix ans, &

le plus jeune n'en avoit
que sept. On s'estonnera
que le Bucheron ait eu
tant d'enfans en si peu de
temps ; mais c'est que la
femme alloit viste en be-
songne , & n'en faisoit pas
moins que deux à la fois.
Ils estoient fort pauvres ,
& leur sept enfans les in-
commodoient beaucoup ,
parce qu'aucun d'eux ne
pouvoit encore gagner sa
vie. Ce qui les chagrinoit
encore , c'est que le plus
jeune estoit fort delicat , &
ne disoit mot , prenant
pour

pour bestise , ce qui estoit une marque de la bonté de son esprit : il estoit fort petit , & quand il vint au monde il n'estoit gueres plus gros que le pouce , ce qui fit que l'on l'appella le petit Poucet. Ce pauvre enfant estoit le souffre douleurs de la maison , & on luy donnoit toujours le tort. Cependant il estoit le plus fin , & le plus avisé de tous ses freres , & s'il parloit peu , il écoutoit beaucoup. Il vint une année tres-fâcheuse , & la fami-

Q

ne fut si grande , que ces
pauvres gens resolurent de
se deffaire de leurs enfans.
Un soir que ces enfans
estoyent couchez , & que le
Bucheron estoit auprès du
feu avec sa femme , il luy
dit , le cœur ferré de dou-
leur ? Tu vois bien que
nous ne pouvons plus
nourir nos enfans : je ne
sçaurois les voir mourir de
faim devant mes yeux , &
je suis resolu de les mener
perdre demain au bois , ce
qui sera bien aisé , car tan-
dis qu'ils s'amuseront à

fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voyent. Ah ! s'écria la Bucheronne , pourrois-tu bien toy-même mener perdre tes enfans ? Son mary avoit beau luy représenter leur grande pauvreté , elle ne pouvoit y consentir ; elle estoit pauvre , mais elle estoit leur mere : Cependant ayant considéré quelle douleur ce luy feroit de les voir mourir de faim , elle y consentit , & alla se coucher en pleurant. Le petit

Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu de dedans son lit qu'ils parloient d'affaires, il s'estoit levé doucement, & s'estoit glissé sous l'escabelle de son pere pour les écouter sans estre vû. Il alla se recoucher & ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire. Il se leva de bon matin, & alla au bord d'un ruisseau, où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, & ensuite revint à la maison.

On partit , & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il sçavoit à ses freres. Ils allerent dans une forest fort épaisse , où à dix pas de distance on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le Bucheron se mit à couper du bois & ses enfans à ramasser les broutilles pour faire des fagots. Le pere & la mere les voyant ocupez à travailler , s'éloignerent d'eux insensiblement, & puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier

détourné. Lors que ces enfans se virent seuls , ils se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissoit crier, sçachant bien par où il reviendrait à la maison ; car en marchant il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches. Il leur dit donc , ne craignez point mes freres, mon Pere & ma Mere nous ont laissez icy , mais je vous remeneray bien au logis , suivez moy seule-

ment , ils le suivirent , & il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils estoient venus dans la forest. Ils n'oserent d'abord entrer , mais ils se mirent tous contre la porte pour écouter ce que disoient leur Pere & leur Mere.

Dans le moment que le Bucheron & la Bucheronne arriverent chez eux , le Seigneur du Village leur envoya dix écus qu'il leur devoit il y avoit longtems , & dont ils n'esperoient plus

rien : Cela leur redonna la vie , car les pauvres gens mouroient de faim. Le Bucheron envoya sur l'heure sa femme à la Boucherie. Comme il y avoit long temps qu'elle n'avoit mangé , elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le souper de deux personnes. Lors qu'ils furent rassasiés ; la Bucheronne dit , hélas , où sont maintenant nos pauvres enfans , ils feroient bonne chere de ce qui nous reste là : Mais
aussi

aussi Guillaume , c'est toy
qui les a voulu perdre , j'a-
vois bien dit que nous nous
en repentirions , que font-
ils maintenant dans cette
Forest? Helas ! mon Dieu,
les Loups les ont peut être
déjà mangés ; tu es bien
inhumain d'avoir perdu
ainsi tes enfans. Le Buche-
ron s'impacienta à la fin,
car elle reedit plus de vingt
fois qu'ils s'en repentiroient
& qu'elle l'avoit bien dit.
Il la menaça de la battre
si elle ne se taisoit. Ce n'est
pas que le Bucheron ne

R

fust peut-estre encore plus
fâché que sa femme , mais
c'est qu'elle luy rompoit la
teste , & qu'il estoit de
l'humeur de beaucoup
d'autres gens , qui aiment
fort les femmes qui disent
bien , mais qui trouvent
trés importunes celles qui
ont touûjours bien dit. La
Bucheronne estoit toute
en pleurs ? Helas ! où
sont maintenant mes en-
fans , mes pauvres enfans ?
Elle le dit une fois si haut
que les enfans qui étoient
à la porte l'ayant entendu,

se mirent à crier tous ensemble, nous voyla, nous voyla. Elle courut viste leur ouvrir la porte, & leur dit en les embrassant, que je suis aise de vous revoir, mes chers enfans, vous estes bien las, & vous avez bien faim; & toy Pierrot comme te voylà crotté, vien que je te débarbouille. Ce Pierrot estoit son fils aîné qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il estoit un peu rousseau, & qu'elle estoit un peu rousse. Ils se mirent

à Table , & mangerent
d'un apetit qui faisoit plai-
sir au Pere & à la Mere , à
qui ils racontoient la peur
qu'ils avoient eüe dans la
Forest en parlant presque
toujours tous ensemble :
Ces bonnes gens étoient
ravis de revoir leurs en-
fans avec eux , & cette
joye dura tant que les dix
écus durèrent ; mais lors
que l'argent fut dépensé
ils retomberent dans leur
premier chagrin ; & ré-
solurent de les perdre
encore , & pour ne pas

manquer leur coup , de les mener bien plus loin que la premiere fois. Ils ne purent parler de cela si secrettement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet , qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait ; mais quoy qu'il se fut levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout , car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne sçavoit que faire lors que

la Bucheronne leur ayant donné à chacun un morde pain pour leur déjeuné, il songea qu'il pourroit se servir de son pain au lieu de cailloux en le jettant par miettes le long des chemins où il passeroient, il le ferra donc dans sa poche. Le Pere & la Mere les menerent dans l'endroit de la Forest le plus épais & le plus obscur, & dés qu'ils y furent ils gagnerent un faux fuyant & les laisserent là. Le petit Pouçet ne s'en chagrina pas beaucoup,

parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avoit semé par tout où il avoit passé ; mais il fut bien surpris lors qu'il ne put en retrouver une seule miette , les Oiseaux étoient venus qui avoient tout mangé. Les voyla donc bien affligés , car plus ils marchaient plus ils s'égaroient , & s'enfonçoient dans la Forest. La nuit vint , & il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables.

Ils croyoient n'entendre de tous côtés que des heurlemens de Loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osoient presque se parler ny tourner la teste. Il survint une grosse pluye qui les perça jusqu'aux os ; ils glissoient à chaque pas & tomboient dans la bouë, d'où il se relevoient tout crottés , ne sçachant que faire de leurs mains. Le petit Pouçet grimpa au haut d'un Arbre pour voir s'il ne découvroit rien ; ayant tourné la teste

de tous costés , il vit une petite lueur comme d'une chandelle , mais qui estoit bien loin par de-là la Forest. Il descendit de l'arbre ; & lors qu'il fut à terre il ne vit plus rien ; cela le desola. Cependant ayant marché quelque temps avec ses freres du costé qu'il avoit veu la lumiere, il l'a revit en sortant du Bois. Ils arriverent enfin à la maison où estoit cette chandelle , non sans bien des frayeurs , car souvent ils l'a perdoient de veüe ,

ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils descendoient dans quelques fonds. Ils heurterent à la porte, & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vouloient, le petit Pouçet luy dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'estoient perdus dans la Forest, & qui demandoient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis se mit à pleurer, & leur dit, hélas ! mes pau-

vres enfans, où estes vous venus ? sçavez vous bien que c'est icy la maison d'un Ogre qui mange les petits enfans. Helas ! Madame, luy répondit le petit Poucet, qui trembloit de toute sa force aussi bien que ses freres ; que ferons-nous ? il est bien seur que les Loups de la Forest ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous. Et cela étant nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui

nous mange , peut estre
qu'il aura pitié de nous , si
vous voulez bien l'en prier.
La femme de l'Ogre
qui crut qu'elle pourroit
les cacher à son mary
jusqu'au lendemain ma-
tin , les laissa entrer &
les mena se chauffer au-
prés d'un bon feu , car il
il y avoit un Mouton tout
entier à la broche pour le
soupé de l'Ogre. Comme
ils commençoient à se
chauffer ils entendirent
heurter trois ou quatre
grands coups à la porte ,

c'estoit l'Ogre qui revenoit. Aussi tost sa femme les fit cacher sous le lit, & alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le soupé estoit prest, & si on avoit tiré du vin, & aussitost se mit à table. Le Mouton estoit encore tout sanglant, mais il ne luy en sembla que meilleur. Il fleuroit à droite & à gauche, disant qu'il sentoit la chair fraiche. Il faut luy dit sa femme, que ce soit ce Veau que je viens d'habiller que vous sentez.

Je sens la chair fraîche ,
te dis je encore une fois ,
reprit l'Ogre , en regar-
dant sa femme de travers,
& il y a icy quelque chose
que je n'entens pas ; en di-
sant ces mots , il se leva de
Table , & alla droit au lit.
Ah, dit il, voila donc com-
me tu veux me tromper
maudite femme , je ne
sçais à quoy il tient que je
ne te mange aussi ; bien
t'en prend d'être une vieil-
le beste. Voiladu Gibier
qui me vient bien à propos
pour traiter trois Ogres de

mes amis qui doivent me
venir voir ces jours icy.
Il les tira de deffous le lit
l'un après l'autre. Ces pau-
vres enfans se mirent à ge-
noux en luy demandant
pardon , mais ils avoient
à faire au plus cruël de tous
les Ogres, qui bien loin d'a-
voir de la pitié les dévorait
déjà des yeux , & disoit à
sa femme que ce seroit là
de friands morceaux lors
qu'elle leur auroit fait
une bonne fausse. Il alla
prendre un grand Cou-

teau , & en approchant
de ces pauvres enfans ,
il l'aiguisoit sur une lon-
gue pierre qu'il tenoit à
sa main gauche. Il en avoit
déjà empoigné un , lors
que sa femme, luy dit, que
voulez vous faire à l'heure
qu'il est, n'aurez-vous pas
assez de temps demain
matin ? Tay-toy , reprit
l'Ogre , il en feront plus
mortifiés. Mais vous avez
encore là tant de vian-
de , reprit sa femme ,
voilà un Veau, deux Mou-
tons

tons & la moitié d'un Cochon. Tu as raison dit l'Ogre, donne leur bien à souper affin qu'il ne maigrissent pas, & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joye, & leur porta bien à souper, mais ils ne purent manger tant ils étoient saisis de peur. Pour l'Ogre il se remit à boire, ravi d'avoir de quoy si bien regaler ses Amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui luy donna un peu dans

S

la teste , & l'obligea de
s'aller coucher.

L'Ogre avoit sept filles qui
n'étoient encore que des
enfans. Ces petites Ogresses
avoient toutes le teint fort
beau , parce qu'elles man-
geoient de la chair fraîche
comme leur pere ; mais
elles avoient de petits yeux
gris & tout ronds , le nez
crochu & une fort grande
bouche avec de longues
dents fort aiguës & fort é-
loignées l'une de l'autre.
Elles n'estoient pas encore
fort méchantes ; mais elles

promettoient beaucoup ,
car elles mordoient déjà
les petits enfans pour en
sucer le sang. On les avoit
fait coucher de bonne
heure , & elles estoient
toutes sept dans un grand
lit , ayant chacune une
Couronne d'or sur la teste.
Il y avoit dans la même
Chambre un autre lit de la
même grandeur ; ce fut
dans ce lit que la femme de
l'Ogre mit coucher les sept
petits garçons , après quoi
elle s'alla coucher auprès

de son mary. Le petit Poucet qui avoit remarqué que les filles de l'Ogre avoient des Couronnes d'or sur la teste , & qui craignoit qu'il ne prit à l'Ogre quelques remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit , & prenant les bonnets de ses freres & le sien, il alla tout doucement les mettre sur la teste des sept filles de l'Ogre après leur avoir osté leurs Cou-

ronnes d'or qu'il mit sur la
teste de ses freres & sur la
sienne , afin que l'Ogre les
prit pour ses filles , & ses
filles pour les garçons qu'
il vouloit égorger. La cho-
se réüffit comme il l'avoit
pensé ; car l'Ogre s'étant
éveillé sur le minuit, eut re-
gret d'avoir differé au len-
demain ce qu'il pouvoit
executer la veille, il se jetta
donc brusquement hors du
lit , & prenant son grand
Couteau , allons voir , dit
il, comment se portent nos
petits drolles , n'en faisons .

pas à deux fois ; il monta donc à tâtons à la Chambre de ses filles & s'approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous excepté le petit Poucet , qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui luy tastoit la teste , comme il avoit tasté celle de tous ses freres. L'Ogre qui sentit les Couronnes d'or ; vrayment , dit il , j'allois faire là un bel ouvrage , je voy bien que je bus trop hier au soir. Il alla ensuite au lit

de ses filles où ayant senti les petits bonnets des garçons. Ah , les voilà , dit-il nos gaillards ? Travaillons hardiment ; en disant ces mots , il coupa sans balancer la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expedition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussi-tost que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre , il reveilla ses freres , & leur dit de s'habiller promptement & de le suivre. Ils descendirent doucement dans le Jardin , &

l'auterent par dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant & sans sçavoir où ils alloient. L'Ogre s'estant éveillé dit à sa femme, va t'en là haut habiller ces petits droles d'hier au soir; l'Ogresse fût fort estonnée de la bonté de son mary, ne se doutant point de la maniere qu'il entendoit qu'elle les habillast, & croyant qu'il luy ordonnoit de les aller vestir, elle monta en haut où elle fut.

fut bien surprise lorsqu'elle aperçût ses sept filles égor-
gées & nageant dans leur
sang. Elle commença par
s'évanoüir (car c'est le pre-
mier expedient que trou-
vent presque toutes les
femmes en pareilles ren-
contres.) L'Ogre craignant
que sa femme ne fût trop
long-temps à faire la beson-
gne dont il l'avoit chargée,
monta en haut pour luy
aider. Il ne fut pas moins
estonné que sa femme lors
qu'il vit cet affreux specta-
cle. Ah , qu'ay - je fait.

T

s'écria-t-il, ils me le payeront les malheureux, & tout à l'heure. Il jetta aussi-tost une potée d'eau dans le nez de sa femme, & l'ayant fait revenir, donne moy viste mes bottes de sept lieues, luy dit-il, afin que j'aie les attrapper. Il se mit en campagne, & après avoir couru bien loin de tous costés, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfans qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur pere. Ils virent l'Ogre qui

alloit de montagne en montagne, & qui traversoit des rivières aussi aisément qu'il auroit fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet qui vit un Rocher creux proche le lieu où ils estoient, y fit cacher ses six frères, & s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait. L'Ogre qui se trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement, (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme,)

voulut se reposer, & par hazard il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'estoient cachez. Comme il n'en pouvoit plus de fatigue, il s'endormit après s'estre reposé quelque temps ; & vint à ronfler si effroyablement , que les pauvres enfans n'en eurent pas moins de peur , que quand il tenoit son grand Couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur , & dit à ses freres de s'enfuir promptement

à la maison , pendant que l'Ogre dormoit bien fort , & qu'ils ne se missent point en peine de luy. Ils crurent son conseil & gagnerent viste la maison. Le petit Poucet s'estant approché de l'Ogre, luy tira doucement ses bottes, & les mit aussi tost ; les bottes estoient fort grandes & fort larges ; mais comme elles estoient Fées , elles avoient le don de s'agrandir & de s'appetisser selon la jambe de celuy qui les chaussoit , de sorte qu'elles

se trouverent aussi justes
à ses pieds & à ses jambes
que si elles avoient esté
faites pour lui. Il alla
droit à la maison de l'O-
gre où il trouva sa fem-
me qui pleuroit auprès de
ses filles égorgées. Vostre
mari, lui dit le petit Poucet,
est en grand danger , car
il a esté pris par une trou-
pe de Voleurs qui ont juré
de le tuër s'il ne leur donne
tout son or & tout son ar-
gent. Dans le moment qu'
ils luy tenoient le poignard
sur la gorge, il m'a aperceu

& m'a prié de vous venir avertir de l'estat où il est, & de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant sans en rien retenir, parcequ'autrement il le tuëront sans misericorde : Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieuës que voilà pour faire diligence, & aussi afin que vous ne croyez pas que je sois un affronteur. La bonne femme fort effrayée luy donna aussi-tost tout ce qu'elle avoit: car cet Ogre ne laissoit

pas d'estre fort bon mari,
quoy qu'il mangeast les
petits enfans. Le petit
Poucet estant donc char-
gée de toutes les richesses de
l'Ogre s'en revint au lo-
gis de son pere , où il fut
receu avec bien de la joye.

Il ya bien des gens qui
ne demeurent pas d'acord
de cette derniere circon-
stance , & qui prétendent
que le petit Poucet n'a ja-
mais fait ce vol à l'Ogre ;
qu'à la verité , il n'avoit
pas fait conscience de luy
prendre ses bottes de sept

lieües , parce qu'il ne s'en feroit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là asseurent le sçavoir de bonne part , & même pour avoir bû & mangé dans la maison du Bucheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre , il s'en alla à la Cour , où il sçavoit qu'on estoit fort en peine d'une Armée , qui étoit à deux cens lieües de-là , & du succès d'une Bataille qu'on avoit donnée.

Il alla, disent-ils, trouver le Roi , & luy dit que s'il le souhaitoit, il luy rapporteroit des nouvelles de l'Armée avant la fin du jour. Le Roi luy promit une grosse somme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même, & cette première course l'ayant fait connoître , il gaignoit tout ce qu'il vouloit ; car le Roi le payoit parfaitement bien pour porter ses ordres à l'Armée , & une infinité

de Dames luy donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs Amans , & ce fut là son plus grand gain. Il se trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de Lettres pour leur maris , mais elles le payoient si mal , & cela alloit à si peu de chose , qu'il ne daignoit mettre en ligne de compte ce qu'il gagnoit de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courier , & y avoir amassé beaucoup de

bien , il revint chez son pere , où il n'est pas possible d'imaginer la joye qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il achepta des Offices de nouvelle création pour son pere & pour ses freres; & par là il les établit tous, & fit parfaitement bien sa Cour en même-temps.



MORALITE'.

O N ne s'afflige point d'avoir
 beaucoup d'enfans,
 Quand ils sont tous beaux, bien-
 faits & bien grands,
 Et d'un extérieur qui brille;
 Mais si l'un d'eux est foible ou ne
 dit mot,
 On le méprise, on le raille, on le pille,
 Quelquefois cependant c'est ce petit
 marmot
 Qui fera le bonheur de toute la
 famille.

FIN.

TABLE

Des Contes de ce
Recüeil.

L A belle au bois dor- mant.	page 1.
Le petit chaperon rouge.	P. 47
La Barbe bleüe	P. 57
Le Maître Chat, ou le Chat Botté.	pag. 83
Les Fées.	pag. 105
Cendrillon, ou la petite pantoufle de verre.	p. 117
Riquet à la Houppe.	p. 149
Le petit Poucet.	pag. 183

Extrait du Privilège du Roy.

PAR Grace & Privilège du Roy, Donné à Fontainebleau, le 28. Octobre 1696. Signé, LOUVET, & Scelé: Il est permis au Sieur P. DARMANCOUR, de faire Imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, un Livre qui a pour titre, *Histoires ou Contes du temps passé, avec des Moralités*; & ce pendant le temps & espace de six années consecutives, avec défense à tous Imprimeurs & Libraires de Nôtre Royaume, ou autres: d'Imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre sans son consentement, ou de ceux qui auront droit de lui;

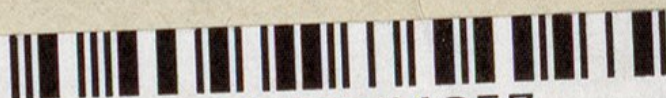
pendant ledit temps , sur les
peines portées plus au long par
ledit Privilège : Et ledit Sieur
P. Darmancour , à cedé son
Privilège à Claude Barbin ,
pour en jouir par luy , suivant
l'accord fait entr'eux.

*Registré sur le Livre de la
Communauté des Imprimeurs
& Libraires de Paris le 11.
Janvier 1697.*

Signé , P. AUBOUIN,
Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

VCR 5 = 9677



1158374257



